

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



L'Ecole en... 1906 !
(Coll. FB Publications)

N° 88

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

- ☐ Les profs dénoncent la « démocratie » !
- ☐ Samuel Maréchal persiste : « Ni droite, ni gauche »
- ☐ Anne Brassié célèbre Vincenot
- ☐ Grec est encore plus givré que d'habitude
- ☐ Et ADG remet de l'ordre au Pôle Sud et dans l'Himalaya.

Lettres de chez nous

"L'affaire du fichier volé"

Qu'il me soit pardonné de revenir sur le vol de notre fichier. J'y suis contraint.

Les faits, d'abord.

En décembre 1995, les abonnés du "Libre Journal" reçoivent à leur domicile, dont certains n'ont jamais communiqué leur adresse qu'à nous, un service du "Quotidien de Paris". L'examen des étiquettes établit qu'elles proviennent du fichier du "Libre Journal".

Notre imprimeur et routeur (qui imprime également le "Quotidien") confirme que notre fichier a été volé dans ses locaux.

Le directeur du "Quotidien" reconnaît avoir utilisé le fichier du "Libre Journal" que son coursier aurait confondu avec celui du "Quotidien" rangé à proximité. Il s'engage à interrompre immédiatement cet abus et me propose un "dédommagement" sous forme de publicité. Ce que je refuse.

Un mois plus tard, contrairement à sa promesse, le "Quotidien" continue d'utiliser le fichier du "Libre Journal", adressant même à nos abonnés une "facture" accompagnée d'une lettre où il affirme être dans les meilleurs termes avec nous et

n'être pas visé par nos accusations.

Tout cela appelle une mise au point.

J'accuse le directeur du "Quotidien" et nul autre d'avoir volé le fichier du "Libre Journal". Je n'accepte ni ses explications, ni ses excuses.

Je n'ai avec lui aucune relation, aucun commerce. Je lui demande raison de son acte devant la justice parce que je ne peux pas laisser croire que nous avons disposé des adresses de nos abonnés.

A présent, le commentaire :

L'opération de séduction du "Quotidien" à l'endroit de la droite nationale est une tromperie au bénéfice des pourris de la fausse droite.

Ceux qui s'y prêtent commettent une erreur. Je n'ai pas caché, en son temps, mes réserves à l'égard du "Français", pourtant lancé par des amis mais dont je craignais qu'il ne divise le lectorat national sans pour autant élargir l'audience de nos idées ; je ne vais pas, aujourd'hui, approuver une opération montée par des adversaires et qui risque d'avoir les mêmes effets. S. de B.

MENSONGES

Pendant quatorze ans, le premier magistrat de France a obligé ses médecins, tous les six mois, à rompre officiellement leur secret professionnel et, facteur aggravant, en mentant pour tromper les Français.

Si le Conseil de l'ordre des médecins n'a jamais jugé bon de réagir après chacune de ces 28 violations du secret médical, il se ridiculiserait en condamnant le docteur Gubler pour la 29ème violation, qu'il a faite par égard pour les Français en rétablissant la vérité.

Surtout quand on pense que le Conseil de l'ordre n'a jamais condamné le professeur Schwartzberg, ce très médiatique maître à penser, lorsque celui-ci a délibérément violé le secret médical après la mort d'un imitateur connu qu'il soignait. Le fait que son communiqué fut mensonger ou véridique ne changeant rien à la chose...

Y aurait-il deux poids et deux mesures, "selon que vous serez puissant ou misérable" ?

Dr D. (Chaon)

RELANCE

Je ne sais où j'en suis de mon abonnement précédent mais, comme par hasard, je viens de mettre la main sur une nouvelle

relance du "Crotte-idien" de Paris, à qui je n'ai rien demandé ; comme pour d'autres, ils ont dû trouver nom et adresse dans vos tiroirs ! Par conséquent, grand bien leur fasse. Je vous renouvelle mon abonnement. Que Dieu vous garde ! Amitiés catholiques et françaises.

J. F. (Bonneuil)

LUCIDITÉ

C'est un régal que de lire le "Libre Journal". J'y suis abonné depuis... Hélas, je ne m'en souviens pas... Vous, peut-être...

Alors, pour ne pas être "en manque", je vous prie de trouver, ci-joint, un chèque de six cents francs (oui..., comme un bleu !!) aux fins de renouvellement de mon premier contrat.

Votre talent (tant pis si votre modestie en prend un choc !) me fait oublier notre triste époque, notre triste entourage, nos tristes médias. Que diable ! Comment peut-on, quand on a des yeux, une once d'intelligence et de lucidité, ne pas souscrire à vos positions ? Abonné également à "Présent" et à "National Hebdo", je vous laisse deviner ma couleur... ou plutôt mes couleurs, car il y en a trois sur notre drapeau ! Encore merci pour votre élixir décadaire.

M. S. (Mont-de Marsan)

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta

75010 Paris

Tél. : (1) 42.80.09.33.

Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur : Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs

- Principaux associés : Beketch, Fournier

- Commission paritaire : 74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil 3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication : D. de Beketch

ISSN : 1244-2380

Ce numéro contient un encart de 2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
139 boulevard de Magenta
75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

UN PARLEMENT DE MAFIEUX

En refusant de lever l'immunité parlementaire de Tapie, les députés européens se sont donnés pour ce qu'ils sont.

Des scélérats.

Le juge Jean-Pierre a parlé de « connivence » ; c'est « complicité » qu'il aurait fallu dire.

En demandant aux parlementaires européens de retirer leur protection à leur pote Tapie, les magistrats français ont été aussi naïfs qu'Elliot Ness implorant Al Capone et Franck Nitty de larguer leur copain Meyer Lansky.

Ce refus a au moins le mérite d'éclairer les électeurs sur la réalité du parlement européen.

C'est une mafia.

On s'en doutait bien un peu.

Il y avait toutes les raisons, en effet, pour que les mœurs de voyou qui prévalent au parlement français soient amplifiées par l'espèce d'anonymat que confère à ses membres l'énorme et ruineuse mécanique de *Straxelles et Brusbourg*.

Il y avait toutes les raisons pour que les gangs antinationaux, les lobbies cosmopolites, les bandes marxistoides se développent avec plus de nocivité encore dans cet Eroscenter métallique que dans le vieux bordel tarabiscoté du palais Bourbon.

On a déjà vu se multiplier les scandales, les corruptions, les trafics d'influence qui, transposés à la dimension européenne, donnaient aux politiciens corrompus de l'Hexagone des allures de voleurs de poules ; on voit aujourd'hui s'afficher au niveau de la Communauté l'arrogante mainmise des puissances occultes sur les élus des peuples.

Car, ne l'oublions pas, les mêmes défenseurs des « libertés » qui protègent Tapie contre ce qu'ils osent appeler une « persécution judiciaire » en s'appuyant sur la « multiplicité des poursuites » sont ceux qui, trois fois, sur ordre des lobbies cosmopolites et mondialistes, ont levé l'immunité parlementaire de Jean-Marie Le Pen en se fondant, justement, sur la « multiplicité des poursuites ».

Ces gens-là ne sont même pas des « hommes », comme on dit dans le Milieu. Ce sont des larbins, des exécutants, des « porte-vote » comme il y a des porte-flingue.

Quant aux citoyens-électeurs qui continuent d'élire cette racaille et de croire que l'avenir est européen, la simple décence interdit de dire ce que l'on pense d'eux.

Serge de Beketch



MALEDICTION !



Quand la sorcière s'y met !... Contrairement à ce que nous indiquions la décade passée, sous prétexte de réparer une erreur commise la décade précédente, ce n'est pas plus Ménédes-France que De Gaulle qui était premier ministre lors de l'enlèvement de Ben Bella mais Guy Mollet, qui était président du Conseil.

Toutes nos excuses à nos lecteurs et spécialement à notre confrère et aîné Jacques Longué, de Tarbes, qui nous a fort justement tiré les oreilles.

MORALE



La presse, qui avait salué la présence de la maîtresse et de la fille naturelle aux côtés de sa famille légitime lors des funérailles de Mitterrand, n'a pas eu de mots assez durs pour dénoncer le mariage religieux du leader nationaliste russe Jirinovski après trente ans d'union civile. Un festival de guillemets venimeux et de conditionnels rigolards. Rien à voir, bien sûr, avec le fait que Jean-Marie Le Pen et Madame étaient invités.

RIDICULE ?



Parmi les ricanelements, des allusions répétées au "jeune couple", allusions accompagnées de cette précision : "Ils ont cinquante ans". Les mêmes loufiats de presse avaient trouvé délicieuse la naissance d'un enfant dans le couple Juppé où Monsieur a pourtant un an de plus que Jirinovski et Madame quinze de moins.

CRETINS



Le "Parisien" cite sans le citer un prétendu dirigeant du Front national qui "pense que Le Pen s'est fait piéger par Jirinovski". Le "Libre Journal" est en mesure de livrer un scoop de même valeur : un dirigeant important du "Parisien" pense que son journal est rédigé par des voyous et lu par des crétins.

Nouvelles d "L'école est un lieu

La démocratie qui règne dans la société ne peut prendre la même forme à l'école."

"L'école est un lieu de non-démocratie. C'est à cette condition seulement qu'elle peut rester un lieu de non-violence."

"Etablir la logique du droit et de la démocratie dans l'école et le rapport pédagogique (est) une ineptie majeure."

Les auteurs de ces propos sont Michel Schifres, du *Figaro*, paragon des vertus républicaines, et Jacques Julliard, chroniqueur au *Nouvel Obs*, reflet de la pensée progressiste.

Deux journalistes estampillés démocrates : *Combat-Le Monde-Quotidien de Paris-Journal du Dimanche-France Soir* et "gauche-catho", normalien, prof, frère d'évêque, céhefdétiste, revue *Esprit*, Club *Le Siècle*, oracle sur *Europe 1*, etc. C'est dire si, quand ces gens-là s'expriment sur la "démocratie", on a intérêt à en prendre de la graine.

Que disent Schifres et Julliard ? La démocratie ne fonctionne ni n'importe quand, ni n'importe où et elle peut être porteuse de violence. Il faut donc s'en passer quand le moment ou le lieu le commandent.

Changement considérable.

Jusqu'ici, la forme démocratique des institutions était une sorte d'impératif catégorique gravé dans le marbre des siècles :

"Régime politique dans lequel le Peuple exerce sa Souveraineté lui-même" (Larousse), "Société libre et égalitaire où le Peuple a l'influence prépondérante" (Littré), nul ne pouvait, sans paraître une bête sauvage, s'y déclarer hostile ou même indifférent.

N'être pas démocrate, c'était n'être pas pour le Peuple. Le Peuple étant le nouveau Messie, n'être pas pour lui, c'était être contre lui.

N'être pas démocrate, c'était être antidémocrate, donc ennemi du Peuple, donc fâchiste, donc nazi, donc raciste, donc tueur.

Personne n'aurait osé, hors le cénacle ultra-clos de quelques groupuscules intégristes, avancer l'idée que l'usage de la démocratie devait être réservé à des gens évolués et non pas laissé entre les mains des enfants.

Personne n'aurait eu l'audace d'insinuer que la démocratie pouvait, comme la langue d'Œsopé, être la meilleure et la pire des choses. Que la pacifique et juste démocratie communale prônée par Maurras pouvait, à l'échelon national, devenir facteur de violence.

Même les précédents tragiques de la démocratie française guillotineuse, de la démocratie espagnole cloueuse de bonnes sœurs au portail des églises, de la démocratie soviétique génocideuse de deux cents millions d'hommes, de la démocratie américaine distributrice de couvertures variolées aux Indiens, de la démocratie britannique massacreuse d'Irlandais, de la démocratie germanique électrice d'Hitler, de la démocratie israélienne casseuse de bras d'enfants, même ces exemples ne parvenaient pas à détourner les bons citoyens du dogme churchillien selon lequel *"la démocratie est le pire régime à l'exception de tous les autres"*. La démocratie étant, d'ailleurs, supposée porter en elle-même le remède aux maux qu'elle suscite.

Il était tenu pour acquis que

trente millions d'imbéciles consultés "démocratiquement" ne pouvaient apporter qu'une réponse intelligente à la question posée.

Mieux : il était admis que, si l'on interroge "démocratiquement" trente millions de personnes dont dix millions seulement se dérangent pour répondre, l'opinion des cinq millions plus une est l'expression du Beau, du Bon et du Vrai, contre l'opinion des cinq millions moins une qui est, par là même, l'expression du Laid, du Mauvais et du Faux.

La non-opinion des vingt millions d'abstentionnistes étant nulle et non avenue (cf. Maastricht).

Pas un penseur, avant Schifres et Julliard, n'aurait osé avancer l'idée, pas un journal n'aurait, avant *Le Figaro* et *Le Nouvel Obs*, osé imprimer l'idée que la démocratie pourrait n'être pas universellement applicable et que la violence, bâtarde "fâchiste" de l'humaine imperfection, pourrait être fille de la démocratie.

La démocratie était la dimension première de toute société humaine. Plus encore, la dimension indispensable à la définition même de la société humaine.

Du coup, était réputé comme "inhumaine" toute société dont la démocratie était absente.

Au point que la conscience universelle, forcément humaine puisque démocratique, trouvait juste et bon de tuer les enfants d'Irak, pays non démocrate puisque dirigé par le fâchiste Saddam Hussein, les générations montantes mourant du blocus destiné à imposer la démocratie au profit des générations à venir.

Sur quoi, patatras ! Schifres et



u Marigot

de non-démocratie."

Julliard nous assènent tout à trac que la démocratie est sujette à variations chronologiques et géographiques.

Holà !

La démocratie serait donc une espèce de montre de précision qui cesserait de donner l'heure universelle au premier coup de hochet ou au premier coup de chaleur ?

Sacrée révolution des idées !

Et à propos de quoi ?

De la violence à l'école.

On en tirera deux commentaires.

Le premier, c'est que la démocratie cesse d'être LE bon système aux yeux des profs dès l'instant où elle permet aux mauvais élèves de leur botter le fondement.

Nos enseignants laïcs et républicains voulaient une jeunesse "libérée, affranchie du respect obligatoire". Ils trouvaient fort bon qu'elle ne respecte ni la famille, ni l'ordre moral, ni l'armée. Dans des lycées baptisés "Aragon", "Mesrine" ou "Coluche", ils lui faisaient chanter "Au cul l'armée", "Mort-aux-flics", "A-bas-la-calotte".

Mais ils ne supportent pas qu'elle leur manque de respect.

A eux, les profs.

Ils ne lui ont enseigné ni l'autorité du père, ni l'autorité du prêtre, ni l'autorité de l'officier, ni l'autorité du gendarme.

Mais ils en exigent le respect de "l'autorité du maître".

Ils ont prêché que tous sont égaux. Vieux et jeunes, profs et élèves, parents et enfants, hommes et femmes, imbéciles et génies, nègres et blancs. Ils ont soutenu que tous sont indépendants des liens de la famille, de la patrie, de l'âme, du cœur et de la raison.

Mais ils entendent que "le rap-

port maître/disciple reste un rapport d'inégalité et de dépendance".

Ils ont revendiqué le droit de pisser sur les monuments aux morts, de siffler pendant la Mar-seillaise, de "conchier l'armée française dans sa totalité".

Mais ils veulent que "l'éducation repose sur l'admiration que le disciple porte au maître".

Ils ont voulu un système où les enfants sont "socialisés par le système éducatif" à compter de deux ans ; ils rigolent quand un jeune fait un bras d'honneur à son père, ou "nique sa mère".

Mais ils reprochent aux parents "d'abdiquer toute espèce de responsabilité en matière d'éducation de la jeunesse et de transférer symboliquement cette charge écrasante à l'école".

Ils ont refusé le salaire au foyer, réduit les alloc', traité les mères de famille nombreuse de "lapines", supprimé le Prix Cognac, pour ériger le Grand Prix d'Amérique en événement national.

Mais ils s'indignent de "cette société où il est plus honorable et plus lucratif d'élever des chevaux que des enfants".

Ils lynchent médiatiquement et judiciairement l'instit' qui calotte un élève.

Mais ils s'étonnent quand "l'école tend à devenir un western sans shérif".

Et, pour finir, eux qui, depuis un demi-siècle, ont sans cesse détourné et perverti les théories éducatives de Freinet, ils osent écrire carrément que "Si l'école doit être l'image de la vie, alors il faut préférer le modèle à la copie et aller au bout de cette logique inepte : fermer les

écoles et rendre les enfants à la rue".

Comme si ce n'était pas déjà fait, et depuis longtemps.

Le deuxième commentaire est celui ci :

Pas un seul de ces deux éditorialistes écoutés n'ose proférer la vraie réponse à la question de la violence en milieu scolaire : celle de l'immigration.

Le premier imbécile qui allume son poste de télé voit, sait, comprend que si notre système éducatif est un échec c'est parce que rien ne l'avait préparé au déferlement d'une génération de sauvages abrutis qui rejettent la civilisation française, la culture française, les mœurs françaises, les coutumes, l'histoire, la langue françaises et la religion traditionnelle de notre pays.

Il suffit de regarder n'importe quel reportage télévisé, n'importe quel débat, n'importe quelle variété, n'importe quel film à la mode pour s'en convaincre : "la haine" est un produit d'importation.

Mais cette évidence est interdite. C'est le tabou absolu que personne n'ose briser.

Alors, plutôt que d'admettre que l'immigration est la cause de la violence urbaine, plutôt que d'affronter la loi d'airain du cosmopolitisme, plutôt que de reconnaître l'échec du métissage, on préfère accabler la démocratie.

Cela veut dire que le terrorisme métisseur est devenu plus fort que le terrorisme démocratique.

Comme ça, au moins, les nouvelles hiérarchies sont claires.

NB : Les citations en gras sont de Schifres ou de Julliard.

A LA SOUPE



Dans la meilleure tradition stalinienne, les papiers les plus vachards sur la rencontre Le Pen-Jiri ont été commandés aux journalistes les plus compromis avec "l'extrême droite". Dans "Le Figaro", le reportage, très désapprobateur, est signé Irina de Chikoff, une des plumes les plus droitistes de "Minute", sous son nom de jeune fille d'Irina Kolomjar. La gamelle...

CREVÉ



"Votre Dimanche" va disparaître s'il ne trouve pas rapidement un nombre suffisant d'acheteurs.

Pour prendre quelques lecteurs au nullissime "J du D", ce nouveau titre n'a rien trouvé de mieux que de rivaliser avec lui sur le terrain de l'antilepénisme primaire et viscéral. Détail : "VD" est dirigé par un ancien collaborateur de "Minute".

AILLEURS



"La force injuste du visa". C'est le titre d'un éditorial qui réclame l'abolition du visa imposé à "nos amis et partenaires du Maghreb". Explication : le visa pour la France est si difficile à obtenir que les Maghrébins, dégoûtés, "pourraient être tentés d'aller voir ailleurs".

Effrayante perspective, en effet.

SCANDALE



Le même article cite le cas du PDG d'une banque maghrébine à qui, avant de lui délivrer un visa, on a demandé "ses fiches de salaire des trois derniers mois". Un PDG traité comme un simple bougnoule, où va-t-on ?

PARALLELE



Enfin, l'auteur s'indigne que l'Islam soit refoulé alors qu'on laisse librement circuler "les pasteurs américains pentecôtistes et adventistes qui travaillent très fortement les communautés antillaises". Sans doute pour les inciter à poser des bombes ?



AMUSANT...



On ne sera pas surpris d'apprendre que ces propos sont tenus par une lettre bimensuelle d'informations politiques, économiques et sociales maghrébines intitulée "Spécial Maghreb". L'éditeur de cette lettre est le directeur de "Minute", Gérald Penciolelli. Amusant, non ?

PROGRES



"Libération" annonce sans émotion particulière que l'Etat israélien va légaliser la torture. Mais seulement "en cas de danger immédiat". Ah bon !

SILENCE



L'intéressant c'est d'observer le silence délicat de la presse sur ce sujet. On entendrait passer une mouche à la gégène...

ANTI-CATHO



Parmi les grands discrets, il faut saluer tout spécialement les porcs de «Charlie Hebdo», grands rouleurs de mécaniques qui n'ont peur de rien et surtout pas du Pape. dans le dernier numéro pas une ligne sur le sujet. En revanche, les insultes anticatholiques dégueulent à pleines pages..

LECHE-CUL



Pardon ! Un des Charlieux, évoque la chose. mais pour laisser à ses «confrères le soin d'en parler. Du coup, un «confrère» en parle. Commentaire: cette loi fait d'Israel le pays le moins hypocrite du monde. En bon français, ce genre de type s'appelle un lèche-cul.

ARTICLES INDÉFINIS...

Par l'écriture, le sujet choisi ou la densité des informations, certains articles de presse ont un caractère exemplaire.

Nous nous livrerons aux plaisirs de l'analyse littéraire, faisant connaître ceux qui auront su retenir notre attention.

Le nouvel humoriste du "Figaro". Un certain... ADJ appelle notre attention sur "une école de la deuxième chance à Marseille".

Premier plaisir : celui d'avoir des nouvelles d'une amie oubliée: Edith Cresson, commissaire chargé de l'emploi et des affaires sociales à la Commission européenne propose une idée qui fera date : "former la deuxième élite de la nation".

Les craintes des opposants à Maastricht étaient fondées : Bruxelles décide au niveau local.

A l'évidence, la "deuxième chance" est celle des élus socialistes et non celle des jeunes le . Edith propose "l'installation d'écoles de la deuxième chance afin d'offrir à des jeunes sortis du système scolaire les meilleures formations et le meilleur encadrement pour leur donner confiance en eux". Le voltairien ne peut que s'ébaudir de tant de rousseauisme et constater que, si l'on donne les meilleurs à ceux qui sont sortis du système sco-

laire, c'est que ceux qui s'y seront maintenus n'auront que les moins bons .

A cette prime accordée à la bêtise on reconnaît le socialisme.

Mais ne barguignons pas puisqu'il s'agit de réaliser un monde meilleur avec la création d'une deuxième élite.

En conséquence de quoi, "la première école de la deuxième chance va être installée dans un quartier sensible de la banlieue marseillaise".

Existe-t-il des quartiers insensibles ? Quel air leur chanter pour les attendre ? Pourquoi Marseille ? A ces questions, ADJ répond : "Parce qu'elle correspond bien au profil souhaité : une ville à problème (sic) ayant des moyens financiers et des élus déterminés".

On a bien compris : le "profil souhaité", ce sont des "villes à problème" pas des villes harmonieuses .

Il s'agit, bien sûr, de marketing politique, de cible stratégique. Donc "dans leur intérêt les étudiants (?) seront incités à être pensionnaires pour que l'immersion dans l'école soit totale".

Puisqu'il y a des mauvais élèves, pour ne pas faire de discrimination, même positive, tout le monde sera immergé pensionnaire. Ainsi se formera la deuxième "élite de la nation" à laquelle chacun devra participer. Sur cette lancée nous pouvons d'ores et déjà proposer la

troisième élite de la Nation qui sera faite de ce qu'il y a de meilleur dans les deux élites précédentes : tous.

"Les jeunes", nous apprend l'article, seront donc responsabilisés : auto-organisation de l'élite autoproclamée, un pas de plus vers l'auto-suffisance de nos élites.

"Il faut mettre en avant leur (sic) qualité de débrouillardise, en transformant leurs défauts en véritables qualités", assène Madame Cresson.

1° Les jeunes n'ont-ils qu'une qualité ?

2° Ne peut-elle être mise en avant qu'en transformant leurs défauts ?

3° Existe-t-il de fausses qualités ? Ne s'agit-il pas de défauts ?

4° Pourquoi alors transformer des défauts en défauts ?

Glissons sur cette débrouillardise qui ne dit rien qui vaille.

Et remarquons que "le financement sera assuré par la Région, la Ville mais aussi la Commission européenne", lesquelles Région, Ville et Commission nous laisseront disposer dudit financement en toute liberté, net d'impôt, sans droit de regard.

Faut-il s'étonner, dès lors, que les candidates aux écoles de la deuxième chance soient Rome, Naples et Birmingham qui ont le profil souhaité et comptent tant d'élites venues d'un peu partout ?



RAMADAN, PERIODE DES JEUNES...

Voici les récentes actions antifrancaises dont la presse, évidemment, n'a guère parlé..

- **11 janvier**, étudiante violée sur le campus de Reims. Lieu de triste mémoire : c'est là qu'un Arabe a abattu, voilà huit semaines, le jeune champion de VTT Fabian Ghiloni. - **16 janvier**, une bande de gitans agresse et tue une vieille dame de 90 ans. S

- **17 janvier**, "Le Pou-belle Obs" compare le FN au NSDAP de 1921 mais ne dit pas un mot sur le soutien apporté par les marquis rouges aux génocides Pol Pot.

- **18 janvier**, l'incendie à Lübeck d'un foyer d'immigrés déclenche dans toute la presse européenne l'habituel torrent d'imprécations l'incendiaire est arrêté : c'est un Arabe.

- **22 janvier**, un militant du Front national du Var tabassé par des Arabes. .

- **25 janvier**, "Le Parisien" consacre un article ignoble aux Justes qui luttent pour la vie de l'enfant à naître. Gérard Davet insulte Noëlia Garcia ; Audrey Goutard retricote l'inversion stalinienne : défenseurs de la vie = nazis. Rappelons que les pionnières de l'avortement furent l'Anglaise Stopes et l'Américaine Sanger, admiratrices d'Hitler.

- **26 janvier**, "Présent" consacre à la violence à l'école un article fourmillant d'exemples : à Saint-Etienne-du-Rouvray, à Bois-Colombes, agressions racistes. A Montigny-lès-Cormeilles, le fief du stalinien de jardin, un conseiller d'éducation tabassé, de même qu'une sur-

veillante à Argenteuil. Au Luc, des gamins tabassés, rackettés et victimes d'agressions racistes antifrancaises avec la bénédiction souriante des torche-culs locaux qui les appellent "mauvais garnements". A Goussainville, cocktails Molotov contre des bâtiments administratifs. En 1994, relève "Présent", soixante-quatre agressions armées ont été commises contre des professeurs, dont vingt-trois par armes à feu.

- **29 janvier**, le "Carrefour" de Sevrans attaqué par un gang ethnique de la cité des Beaudottes. La galerie marchande est pillée ; trois vigiles sont blessés.

- **31 janvier**, arrestation de l'assassin du curé de Saint-Geniès-des-Mourgues : un marocain, Ahmed Ichi.

H. de F.

LE MOT



L'Etat juif estime à six milliards de dollars les fonds déposés dans les banques suisses par des Israélites fuyant les persécutions nazies. Tel Aviv exige donc le reversement de ces sommes au Trésor israélien. La Suisse, de son côté, a fait savoir qu'elle préfère attendre que les ayants-droit fassent connaître leurs titres. "Manque de responsabilité morale", proteste le président du Congrès juif mondial, Edgar Bronfman, le plus grand alcoolier du monde. "Morale", c'est exactement le mot qui convient, en effet.

STATISTIQUE



La statistique, c'est comme le "bikini", disait un humoriste : elle cache l'essentiel.

A preuve, la dernière à propos de criminalité : c'est en Corse que la baisse la plus forte de crimes et délits s'est fait sentir en 1995.

MENACES



Emmanuel Ratier qui, après le "B'nai Brith", a enquêté

sur le Club "Le Siècle" a été très officiellement et directement menacé de représailles par les dirigeants de cette puissance occulte qui contrôle la quasi-totalité de la vie politique française. Il n'en publie pas moins le résultat de ses investigations sous le titre "Au cœur du Pouvoir, enquête sur le club le plus puissant de France".

DEPOSE



Curieusement, la couverture de ce

livre ne comporte pas le nom de cette société occulte. Motif : son secrétaire général, Etienne Lacour, l'a interdit sous peine de poursuites, au motif que ce nom fait l'objet d'un "dépôt de marque". Mafia, c'est déposé aussi ?

Avis de chiens



ERREUR



La rumeur publique qui attribuait à Crozmarie, président de l'ARC, une belle villa à Bandol était fausse. La villa n'appartient plus à Crozmarie. Il l'a vendue au patron de la société éditrice du journal de l'ARC, "Fondamental".

COMPENSATION



Du même coup, d'ailleurs, les rumeurs sur cette société font long feu : on l'accusait de facturer "Fondamental" près de dix fois son prix de marché ; on apprend aujourd'hui que son PDG a racheté la villa de Crozmarie plus de deux fois son prix, à dire d'expert. Ça compense, non ?

TRAVESTI



ADG en reparlera mais on ne résiste pas au plaisir de l'annoncer: Lucy, la grand'mère africaine, était en réalité un grand père. Ce sont des anthropologues suisses qui ont découvert ça. Déjà...

BIDON



Contre la pollution, Juppé annonce l'obligation d'utiliser du «pétrole vert». Protestation des écolos: «les biocarburants sont plus polluants que les carburants fossiles. Au lieu de mourir étouffé par les gaz d'échappement, on mourra empoisonnés par les nitrates.» En somme, la seule mort que ces gens là supportent, c'est l'avortement.

BRIGNEAU



François Brigneau vient de publier son dernier «Dernier cahier». Titre: «Le retour des morts-vivants». Sujet: la gauche revient et l'extreme gauche arrive. A lire absolument. (Publications FB 5 rue Fondsary 75015 Paris)

RECONQUETE

par Michel d'Hyerres

Dans sa vision mondialiste de la Tour de Babel, la Ve République a édifié sur les bords de la Marne, à Noisy-le-Grand, là où croissaient autrefois le blé et les coquelicots, une aberration technocratique directement inspirée du film prémonitoire et cauchemardesque : le "Métropolis" de Fritz Lang.

Afin d'y loger les déracinés, non seulement du monde entier mais aussi ceux provenant de la France parfaite, celle des terroirs et des clochers, afin d'y fabriquer un "homme nouveau", heureux de se sentir une fourmi dans sa fourmilière, intégré jusqu'au moindre paragraphe du Code civil, socialisé jusqu'au bout de sa chaîne, connaissant enfin la "liberté" rêvée par nos philosophes des "Lumières" : celle d'être le rouage ou la vis d'une mécanique géante !

La perspective de figurer un boulon, un clignotant ou, pour les plus ambitieux, le piston d'une machine, si rutilante soit-elle, ne fait pas, semble-t-il, le bonheur de tous : le monstre a parfois des ratés, des hoquets, voire des surchauffes comme ce fut le cas, l'an passé, où des Babéliens basanés, pour une histoire de moto volée, incendièrent un beau gymnase

tout neuf, précisément à Noisy-le-Grand. On proteste comme l'on peut !

Mais une autre façon, plus pacifique celle-là, de se retrouver soi-même dans le désert philosophique d'une ville nouvelle où l'on se côtoie sans se connaître, où la "guerre de tous contre tous" menace et rougeoit comme une braise sous la cendre, a constitué pour un petit groupe de catholiques de tradition de se fonder en paroisse, avec une messe tous les dimanches à 9 heures, dans un local municipal, place Pablo Picasso, sous le magistère de M. l'abbé Bayot.

Cependant, il germa un jour dans l'esprit fécond de l'animateur de cette communauté, M. François Triomphe, qu'un grand chez soi était préférable à un petit chez les autres : c'est ainsi que se conçut le projet tout simple, quoique téméraire, de se construire une église afin de s'ériger en véritable paroisse avec un prêtre à demeure.

Il fallait trouver l'argent, puis l'emplacement, puis le bâtiment, puis le permis de construire : ce sont maintenant choses faites, enfin presque car il faudra encore des fonds ; l'église sera située 10/12 rue Jules Ferry à

Noisy ; le bâtiment, en l'occurrence les pierres de la chapelle de Fiol (Saint-Martin de Saint-Maixent dans le Poitou) sont actuellement entreposées dans l'attente de la reconstruction.

C'est ainsi que, ce dimanche 4 février, a eu lieu la bénédiction, puis la pose de la première pierre par Mgr Alfonso de Galaretta, évêque de la fraternité sacerdotale Saint Pie X, en présence de M. l'abbé Benoît de Jorna, supérieur du district de France. Assistèrent à la cérémonie quatre fidèles de notre communauté précédés de la grande bannière aux couleurs du Sacré-Cœur qui souleva quelques clameurs et gestes désobligeants de la part de trublions fort heureusement bien neutralisés par la police.

Ainsi, un millénaire et demi après la fondation de la France symbolisée par le baptême du roi franc Clovis, en l'an de grâce 1996, une ancienne église Saint-Martin, pieusement conservée, sera réédifiée au beau milieu d'un désert de l'amour, dans la résurrection des missions de Saint-Martin dont les moines, déjà, avaient, en ce lieu, instauré la chrétienté.

Cette reconquête, dans sa simplicité, est considérable.

Michel de l'Hyerres



Et c'est ainsi...

par ADG

Cette chronique chantera aujourd'hui les vertus de l'instabilité.

A l'encontre de ceux qui croient que le conservatisme ne procède que de la stérilisation ou des hypothèses, que ses thuriféraires ont tous fait leur service militaire à Thouars (Deux-Sèvres) ou qu'ils sont des petits rats entututés, osons dire qu'ils sont les gardiens du passéisme de l'avenir.

(Bon sang, si après ça, je n'obtiens pas une chaire, même faible, à l'Observatoire de la Sorbonne, c'est que le monde est décidément mal fait...)

Dès le début de ma glorieuse collaboration au "Libre Journal", je célébrais les grands bougements : n'est-ce pas dès le n°3 que j'alertais l'opinion sur le brusque changement d'altitude de l'Everest qui perdait 2,03 mètres tout en oscillant comme un pendule de trente à cinquante centimètres d'est en ouest ? Ne rétablis-je pas -sous le pseudonyme de B.E.H.- la véritable antériorité australopithèque du sieur Ramidus (4,4 millions d'années) sur dame Lucy (seulement 3,2) ? N'ai-je pas avéré l'existence de la grosse femme foulani, des chinois blonds et des négresses vertes ?

Plus récemment, mes travaux sur le cannibalisme dans le Pacifique n'ont-ils pas été récompensés par un séjour de trois semaines en Nouvelle Calédonie, "là où il y a du gras" comme disait le regretté Yéweiné-Yéweiné, saint patron des bégues canaques ? (A ce sujet, laissez-moi en appendice vous reproduire une récente dépêche, authentique comme tout ce qui touche à l'amour de son prochain : **"Un homme surpris en train de faire revenir à la poêle de la chair humaine a été arrêté par la police à Krasnodar, au sud de la Russie.**



Les grands bougements

Rappel de quelques mystifications.

Appendice cannibale

*Belle histoire de l'Oncle Pôle
Grandeur consécutive du susdit.*



Les enquêteurs ont trouvé les cadavres démantelés de deux personnes âgées (se souvenir de ce que les Biasjacks-Tzengaris de Kalémantan préféraient aussi le célèbre goût de vieux) **dans sa salle de bain. Les cas de cannibalisme sont fréquents en Russie : mercredi encore, on apprenait l'arrestation de trois hommes qui, au cours d'une beuverie en Sibérie, avaient consommé des pelmenis (raviolis russes) farcis de la chair d'un gangster local**" dépêche d'où l'on peut conclure que les anthropophages slaves sont tout à la fois hygiéniques et civiques).

Mais tout cela était piètres bougements : on peut admettre que l'Everest (personne majeure) se tasse et que Lucy (antique singesse des

nations) perde son droit d'ânesse, d'autant que la récente découverte d'un certain Abel, dont je vous entretiendrai sitôt que les déconages horaires auront cessé, remet en cause ce qu'on appelle "le berceau de l'humanité" situé très abusivement en Afrique, mais ce qui fait en vérité petit désordre et grand bougement, c'est qu'on vient de nous changer l'emplacement du Pôle Sud.

Oui, vous avez bien lu, le Pôle Sud qu'on connaissait, ce bon vieux Pôle antarctique sur qui on croyait pouvoir compter pour affirmer que si la Terre n'est pas plate, c'est faute d'exercices abdominaux, n'était pas à la bonne place. Selon le très distingué hebdomadaire britannique "New Scientist", il s'en fallait même de 45,7 centimètres d'erreur, heureusement corrigée par le système de positionnement par satellite GPS.

Du coup, on a replanté le mât qui permettait aux ours polaires, aux explorateurs méticuleux, aux chiens de traîneau et aux chiennes de traînées de venir poser complaisamment pour la photo commémorative et plus rien n'est bon : tel qui croyait avoir atteint le Pôle Sud (je ne cite pas de nom pour éviter les polémiques-victor, oui, je sais, je suis un peu fatigué) se retrouve tout sot de l'avoir raté d'un petit demi-mètre et doit repartir pour entériner l'exploit.

Tel autre qui croyait avoir échoué tout près du but, avait peut-être mis le pied sur le Pôle, s'il était venu dans l'autre sens !

On n'en finirait pas d'énumérer toutes les conséquences découlant de ce Pôle baladeur qu'on espère désormais fixé à jamais à son véritable emplacement.

Right pôle in the right place, c'est ainsi qu'il sera grand.



Carnets

par *Perre Monnier*

Je lis un écho concernant le père Bruckberger qui vit retiré dans le silence d'un couvent. Je l'ai rencontré, une fois, à Meudon, chez Lucette Destouches. La conversation avait, un moment, tourné autour de De Gaulle... : « C'est un fait, dit Bruck, De Gaulle n'a jamais prononcé une parole chrétienne. »

Voici la simplification abusive d'une énorme vérité : « Les intellectuels sont de gauche et l'intelligence est de droite ».

J'aime bien quand je trouve la matière de mes petites facéties toutes cuites dans la presse...

Dans « France-Soir », ce jeune homme qui demande au commissaire de police de l'aider à retrouver son vaisseau spatial avec lequel il est arrivé, il y a trois cent cinquante ans, à Montpellier. On l'a aidé à orienter ses recherches du côté de l'hôpital psychiatrique.

Toujours dans « France-Soir »... En République argentine, à Mendoza, un employé de l'aéroport découvre une valise contenant quinze millions de francs en pesos. Retrouvé, le propriétaire de la valise remet publiquement cinquante dollars (250 francs) à l'honnête employé.

Et encore dans « France-Soir »... Pour prendre deux médecins en flagrant délit de fraude, des agents du fisc israéliens se présentent comme des malades. Les médecins se révèlent doublement coupables. Ils ont fraudé le fisc et n'ont pas su démasquer les inspecteurs.

« Quatre sortes de personnes dans le monde : les amoureux, les ambitieux, les observateurs et les imbéciles ». Taine.

Pierre Monnier

Stratégies

par *Henri de Fersan*
Cara al sol, Argentina !

(fin)

La guerre des Malouines se déroula du 2 avril au 12 juillet 1982 et se solda par une victoire tactique mais une défaite stratégique de l'Argentine. En effet, si l'Argentine ne put maintenir les Malouines libérées de l'occupation britannique, la Perfide Albion y perdit les destroyers *Shief-field* et *Coventry*, ainsi que les frégates *Ardent* et *Antelope* et les transports de troupes *Sir Galahad* et *Sir Tristan*. D'autre part, le porte-avions *Hermes*, l'actuel *Viraat* indien, fut sérieusement endommagé par les as de l'aviation argentine. Les Exocet français firent merveille et vengèrent par procuration nos morts de Mers-el-Kébir. Cependant, le 2 mai, le sous-marin nucléaire *Conqueror* allait commettre un crime de guerre en coulant le croiseur-école *General Belgrano*, sans valeur militaire, et dont la particularité fut d'être un rescapé de Pearl-Harbour, quand il s'appelait *Phoenix* et battait pavillon américain... Les autres pertes de la marine argentine furent le sous-marin *Santa-Fé* et les transports de troupes *Bahia Buen Susesco* et *Isla de los Estados*.

D'autre part, l'aviation argentine perdit 91 avions, contre 18 avions et 24 hélicoptères pour les Bri-

tanniques. D'autre part, des prisonniers de guerre argentins ont été massacrés par les troupes d'élite britanniques à Port Stanley. La junte argentine ne survécut pas à cette tragédie.

Le service militaire non plus. Cinq cents gosses de vingt ans ayant été tués aux Malouines, le président Carlos Menem décida, le 1er janvier 1995, de faire de l'Argentine la deuxième armée professionnelle du continent, après l'armée uruguayenne.

Du coup, l'armée argentine s'est renforcée.

Elle aligne quarante-neuf mille hommes et trois cent soixante-dix-sept mille réservistes, soit moins de la moitié de la taille de l'armée argentine de 1985. Elle est divisée en trois corps d'armée, de la taille d'une division, répartis en unités suivantes : deux brigades blindées, trois mécanisées, une de montagne, une d'infanterie et une d'entraînement. La réserve stratégique comprend une brigade aéroportée, une brigade mécanisée et le régiment d'escorte présidentielle. Le matériel comprend trois cents chars, dont deux cents modernes de fabrication locale (trente de plus que prévu), cent soixante-quatre chars légers, trois mille six cents

pièces d'artillerie de provenances diverses.

La marine possède quatre sous-marins de conception allemande, un porte-avions en refonte (le *Veinticino de Mayo*), six destroyers lance-missiles (deux anglais et quatre allemands), sept frégates lance-missiles (quatre allemandes et trois françaises). La marine possède également un transport de troupe de six cents hommes et une brigade de Marines de quatre mille hommes. L'aéronavale est équipée de douze Super-Etendard. Les navires sont, pour la plupart, modernes. L'aviation est forte de deux cent trente-sept avions de combat, dont trente-cinq Mirage III, sept Mirage V, vingt-deux Dagger (version israélienne du Mirage III), cinquante-deux A-4 (bombardiers dépassés)... L'armée de l'air argentine compte aussi onze hélicoptères lourds et dix batteries de DCA. Deux bataillons d'Argentins sont sous commandement onusien, un en Croatie, l'autre à Chypre. L'Argentine a renoncé au nucléaire militaire en 1992 alors qu'elle avait une capacité de produire vingt kilos de plutonium par an.

Henri de Fersan



Le journal de Séraphin Grigneux

«Homme de lettres»

par Daniel Raffard de Brienne

Le 28 janvier 1996

On dit que les morts vont vite. Eh bien, pas tous. Feu Mitterrand prend son temps. Il muse entre l'Elysée des modernes magouilleurs et les Elysées des poètes antiques. Son fantôme occupe toujours le devant de la scène, refoulant dans les coulisses son gesticulant successeur.

Aux étals des marchands de journaux on ne voit que l'avenant minois du défunt. Tout ce qui s'imprime chante haut une gloire que l'on ne soupçonnait pas. On raconte tout. La Francisque reçue à Vichy dans une aura d'antisémitisme. L'attentat-bidon de l'Observatoire, avec le gracieux entrechat au-dessus de la clôture et l'ondulante reptation sous les hortensias. La bâtarde bellement logée aux frais des contribuables ravis. Les amis intimes trop souvent suicidés et trempant comme par hasard dans les plus juteuses canailleries. Et le bilan d'un biseptennat écoulé sous le signe de la croissance : chômage, misère, immigration et sida.

Le bon peuple lit tout cela d'un œil humide et admiratif. Tout contribue à la popularité posthume du grand homme. Sauf un méchant bouquin, vite interdit, qui évoquait une malheu-

reuse affaire de cancer. La justice, rarement si prompte, est heureusement intervenue. On peut qualifier feu Mitterrand de ci-devant fasciste, si l'on veut ; de menteur, d'infidèle, de néfaste, si l'on y tient ; de malhonnête, à la rigueur. Mais de malade, ça, jamais.

Voilà donc que s'est réveillée une justice que l'on accusait de laxisme à l'égard des bandits de tout poil. Et, dans la foulée, elle a condamné à la prison de dangereux énergumènes qui s'étaient permis de réciter le chapelet dans ces confortables avortoirs que nous devons à l'humanité bourgeoise du trio Giscard-Chirac-Veill.

Quel progrès depuis le temps où mon ancêtre Brutus Grigneux avortait les brigandes de Vendée à coups de sabre dans le ventre !

Le 1er février 1996

Chirac ne vise pas la popularité posthume. Effondré au creux des sondages, il s'agit frénétiquement pour en sortir bien vivant. Il essaie de s'attirer la bienveillance électorale des minorités.

Pour complaire aux calotins et ratichons, il est allé faire des salamalecs au pape. Ce qui me paraît assez drôle quand on sait qu'il est, comme on dit, "excommunié",

et jusqu'aux dents, pour cause de création d'avortoirs. Chirac et le pape se sont assis de chaque côté d'une table. La télévision a montré les deux augustes croupes exécutant au-dessus des sièges un curieux ballet plein de réserve et d'hésitations pour parvenir à se poser à la même seconde.

Maintenant, Chirac va à la campagne faire la cour à ces paysans que lui-même et les socialistes ont entrepris d'étrangler et d'éliminer. Tant que vivent ces boueux, ils ont des voix qu'il ne faut pas négliger. Chirac, prudent, y va l'hiver, à une époque où les tomates mûres et les poires blettes ne risquent pas d'étoiler le crâne présidentiel.

Il reste encore des minorités. Pour les homosexuels, c'est déjà fait : dès l'année dernière, le RPR a monté un Rassemblement des Gays libéraux (RGL) qui prône les mariages homosexuels pour lesquels il a déjà reçu l'appui de Juppé et de Tiberi. Pourtant, je suis sûr que Chirac n'échangerait pas contre le mignon slip d'un giton la petite culotte de Madonna qu'il conserve comme une relique depuis que, comme on sait, la "divine" la lui a jetée du haut d'une scène.

Bévues

par

Michel Blanzat

MARMITE A RETARDEMENT

« La marmite maçonnique n'a pas explosé à la tête des frères qui se sont donné, ce week-end à Paris, un nouveau Grand Maître. »

François Devinat, *Libération*, 24 janvier.

CLIVAGE DE CRISTAL

« Une victoire pour ceux qui voulaient sortir la première obédience maçonnique de l'Hexagone du bras de fer dévastateur entre Patrick Kessel, l'ancien Grand Maître, débarqué en septembre dernier, et son éphémère rival et successeur, Christian Hervé. Un conflit cristallisant le clivage entre partisans de réformes purificatrices et traditionalistes. »

François Devinat, *Libération*, 24 janvier.

FRERE FEUTRÉ

« Las des invectives fratricides du passé jurant avec leurs rituels feutrés... »

François Devinat, *Libération*, 24 janvier.

MOYENS FINS

« En réduisant sa réforme à une dentelle ectoplasmique, Juppé conserve essentiellement son impôt supplémentaire. »

Gérard Dupuy, *Libération*, 23 janvier.

L'ASCENSEUR EST DANS L'ESCALIER

« ... "l'ascenseur social", qui assure aux plus travailleurs la possibilité de gravir les échelons de la société. »

Le Quotidien, 26 janvier.



Sous mon béret

par Joseph Grec

LE BRISE-GLACE

Le Capitaine Thon brisa la glace à coups de piolet rageurs. Ses joues rouges se cachaient sous la brume extirpée de ses naseaux tandis que ses grosses mains empoignaient la vieille canne en bambou au bout de laquelle fil, hameçon et appât (morceau de mortadelle) pendirent bientôt vers l'eau glauque et pailletée de cristaux. Une voix nasillarde pénétra les tympans du héros transi : "Il n'y a pas de poisson ici", affirmait-elle avec méthode et sans harmonie. Le Capitaine releva la ligne, arpena précautionneusement dix mètres de glace, creusa un nouveau trou, s'assit sur un tabouret chauffant alimenté par un vieux réservoir à cardane et replongea l'ensemble. La voix revint bien vite, obsédante, métallique, odieuse éruption caverneuse de quelque monstre impie : "Il n'y a pas de poisson ici." Thon insista, l'œil fixé sur le bouchon rosâtre qui ne s'enfonçait pas. Rien ne le ferait reculer devant ce mystère qui venait du froid ni devant une adversité confirmée au fil des minutes. Une troisième fois, il changea de lieu, creusant un trou plus grand, plus arrondi, figolé à la paille de fer sur les bordures. Un vrai trou rond, historique, traditionnel. Il appâta comme un Mexicain (ou comme Achille), plongea l'hameçon comme un Esquimau, renifla comme un assureur Olorain enrhumé, perdant sa voix en même temps que l'autre revenait pour un "Il n'y a pas de poisson ici. Vous êtes à la patinoire d'Anglet !" Vexé d'être aussi distrait, l'homme se jeta dans le trou. L'eau froide le fit nager plus vite entre phoques et merlus congelés pour apparaître dans le bassin des otaries du Musée de la Mer à Biarritz. Depuis, il joue avec une balle rouge qui rebondit sur son nez mouillé.

Devoir de Mémoire

Intelligentsia et bolchevisme (IV)

La haine de la vie est l'un des fondements du socialisme, quelle que soit sa forme, mais, en tant que mouvement intellectuel, le mépris du peuple est une autre constante.

Avez-vous remarqué combien l'image du Français a changé depuis les années 70 aux yeux du cinéma "rouge" ? Naguère "bon zigue" en casquette, le prolo est devenu un gros "beauf" à catogan et bottes texanes, forcément alcoolo, forcément facho, forcément raciste et forcément con : un Dupont-Lajoie.

C'est l'éternel couple haine/amour qui unit le client et la putain. Dans ce "beauf", son créateur, Cabu, le caricaturiste anarcho-millionnaire déguisé en baba-cool, reconnaît à la fois son employeur-sado qui règne dans tous les journaux, dans toutes les télévisions, où le dessinateur se vend au poids de l'or, et son lecteur-maso qui collectionne les albums où Cabu le couvre d'excréments.

Pour la nébuleuse socialiste, la société idéale est "Le Meilleur des mondes", un régime aseptisé basé sur le consensus soft-totalitaire. Le Franchouillard, crétinisé à coups de "Roue de la fortune", gavé de pornographie télévisuelle, assommé par des séances d'exhibitionnisme baptisées "reality-shows" qui le convainquent qu'il y a plus malheureux que lui, "politiquement conformé" par les

éternelles leçons des BHL, JFK, Kouchner and Coco, se traîne sur le chemin qui mène de la garderie pour attardés qu'est devenu le lycée à l'antichambre du crématorium qu'est l'ANPE. Les dissidents, dénoncés comme déviants, sont éliminés de la vie publique, marqués de l'étoile jaune médiatique et voués au "berufsverboten", à l'interdit moral, à l'extermination physique.

Seule la nomenklatura a accès au pouvoir.

Pour savoir ce qu'est le socialisme, prenez le discours et comprenez le contraire :

La Liberté ?

La loi a instauré non seulement le délit d'opinion mais le crime de présomption d'opinion.

L'Egalité ?

La vieille hiérarchie babylonienne est revenue : l'Homme, le Mesquin, l'Esclave.

Au sommet, l'Homo cosmopolis ; disposant de tous les pouvoirs, il tient ses droits de sa naissance et ses charges du copinage. Nouvelle "aristocratie de la souffrance" et nouveau "clergé inversé" qui singe la vieille Eglise jusqu'à l'Inquisition et oblige le peuple à vénérer le nouveau Léviathan : les droits de l'Homme.

Au milieu, le Mesquin : Homo cosmopolis minus. Troupe docile et robotisée, légion de golems au service de l'initié. Contre sa collaboration et en "dommages et intérêts", il reçoit

quelques miettes : un droit d'opinion se limitant à la critique approbative se basant uniquement sur le plan gestionnaire. Aux plus serviles on offre des "susucres" : l'Ausweis de bonne conduite, permettant de passer à la télé, de devenir député et de s'enrichir. On assiste à l'émergence de la culture zoo et de ses écrivains en cage, ce grand théâtre de marionnettes où chacun joue un spectacle convenu.

Pour être sûr de sa docilité, on met la justice aux ordres ; on interdit l'accès à l'éducation et on crée une police politique le surveillant en permanence pour l'empêcher de dévier.

Tout en bas, l'Esclave : Franchouillardus untermenschen. Il n'existe qu'au moment de payer ses impôts ; c'est le seul droit qui lui soit reconnu.

Il a le droit de vote mais sa voix ne compte pas. Son opinion n'est prise en compte que tant qu'elle est conforme au caprice des puissants.

70 % des Français sont pour la peine de mort mais les puissants n'en veulent pas. ON méprise donc "l'opinion publique".

25 % des inscrits ont voté pour Maastricht, que veulent les cosmopolites. ON impose donc à tous le respect de la "Volonté populaire".

C'est ce qu'ils appellent "la démocratie".

Henri de Fersan



Lettres de Bretagne

La Croix de Sébastopol

Lucie est à l'école des sœurs. Ce sont des "Sœurs de Kermaria". Le samedi, à la fin de la classe, on remet "la croix" à la meilleure élève. Cette semaine, la fillette est sûre de l'avoir méritée, cette croix ! C'est sûr que la maîtresse va l'appeler, sûr qu'elle montera sur l'estrade du bureau... et que, devant toute la classe, elle lui épinglera "la croix", sur le côté du cœur...

Patatras !! C'est Aline que la chère sœur appelle ! Cette chipie d'Aline qui ne fait rien que de l'embêter, qui lui tire les cheveux... qui lui fait des crocs-en-jambe à la récréation ! C'est Aline qui a "la croix" !! Aline qui va aller à la maison avec "la croix". Aline qui la portera toute la semaine ! Aline qui fera sa "fièrousse" ! C'est pas juste ! C'est pas juste ! Le lundi matin, Lucie arrive à l'école. Elle a un sarrau neuf et, épinglé à la bonne place, sur le cœur, une croix. Toutes les petites camarades l'entourent. Toutes sont là, même cette chipie d'Aline ! La surveillante, intriguée, vient voir ce qui se passe. Tout de suite elle voit la croix fièrement arborée par la fillette. Elle est jeune, la bonne sœur, elle ne sait pas trop ce que représente cette croix. Elle prend Lucie par la main et l'emmène dans le bureau de la Mère supérieure qui, tout de suite, voit que c'est une "croix de guerre", même si elle ne sait pas trop de quelle guerre ! Il y en a eu tellement, de guerres ! Gentiment, sans gronder, elle enlève la croix en disant que celle-là n'était pas pour les petites filles, si méritantes se croyaient-elles !

C'est la Mère elle-même qui ira reporter la croix à un papa complètement sidéré ! "La croix



de Sébastopol !... La croix de Sébastopol !... Excusez-moi, ma Mère, je reviens tout de suite !" Il quitte la pièce et revient avec un étui... vide ! L'étui de la croix ! Comment sa fille a-t-elle pu l'atteindre ? Comment a-t-elle fait pour l'épingler et partir sans que personne ne l'ait vue ? La Mère lui demande de ne pas sermonner sa fille : lui enlever la croix et la renvoyer sans cette croix a été une punition assez cuisante !

Comme chaque année, au Nouvel An, toute la famille est réunie. Alors que les hommes sirotent "er lagout' chistz" (l'eau-de-vie de cidre) de fin de repas, le grand-père, songeur, fait glisser son verre sur la table, tantôt à droite, tantôt à gauche. Il jette un regard sur sa femme, se lève, va à l'armoire et revient avec dans la paume "la croix de Sébastopol", avec le ruban et la palme. Les enfants la connaissent... Ils en savent l'histoire ! Mais pas les petits. Le grand-père, la croix toujours

dans la main, raconte comment l'aïeul partit pour la Crimée avec son régiment. Comment, devant Sébastopol, il sauva la vie de son lieutenant. Il était allé le chercher, l'avait mis sur son dos et, en rampant, l'un portant l'autre, il était revenu dans les rangs, à l'arrière. Les genoux à vif, les coudes de même... Quand on lui avait enlevé son fardeau, il ne faisait que répéter "Kousket ! Kousket ! Loskeit ahanein de gousket !" (dormir ! dormir ! laissez-moi dormir !), "krevet e ven !" (j'étais crevé !). Ainsi se terminait toujours le récit, comme devait le faire aussi l'aïeul quand il le racontait... Les petits-enfants étaient suspendus aux lèvres du conteur, buvant ses paroles... Le grand-père rangea la médaille dans son étui et, solennellement, devant toute la famille, la remit au père de Lucie. Pourquoi à lui, son gendre ? Sans doute parce qu'il était gendarme et qu'un militaire respecte ces choses-là ! Témoignages d'actes de bravoure !

N.B. A cette époque, au milieu des années 1930, les sœurs enseignantes portaient le costume de leur ordre. Les écoles religieuses avaient beaucoup plus d'élèves que les écoles laïques et républicaines. Un jour, visite de l'inspecteur. Il a déjà vu la petite classe au rez-de-chaussée. Une sœur le conduit au premier étage où se trouve la classe du certificat. Je suis juste derrière eux. Arrivé sur le palier, l'inspecteur s'arrête ; entre le pouce et l'index il prend un pan de la cornette de la sœur et le secoue : "Je veux bien que vous fassiez l'école ! Mais pas avec ça ! Enlevez-moi ça !" Aujourd'hui il serait content, monsieur l'inspecteur ! **G.F.**



Entretien courtois

Samuel Maréchal: «Ni droite ni gauche, Français !»

Le Libre Journal :
“Ni droite, ni gauche”, pour-quoi ce titre ?
Par provocation ?

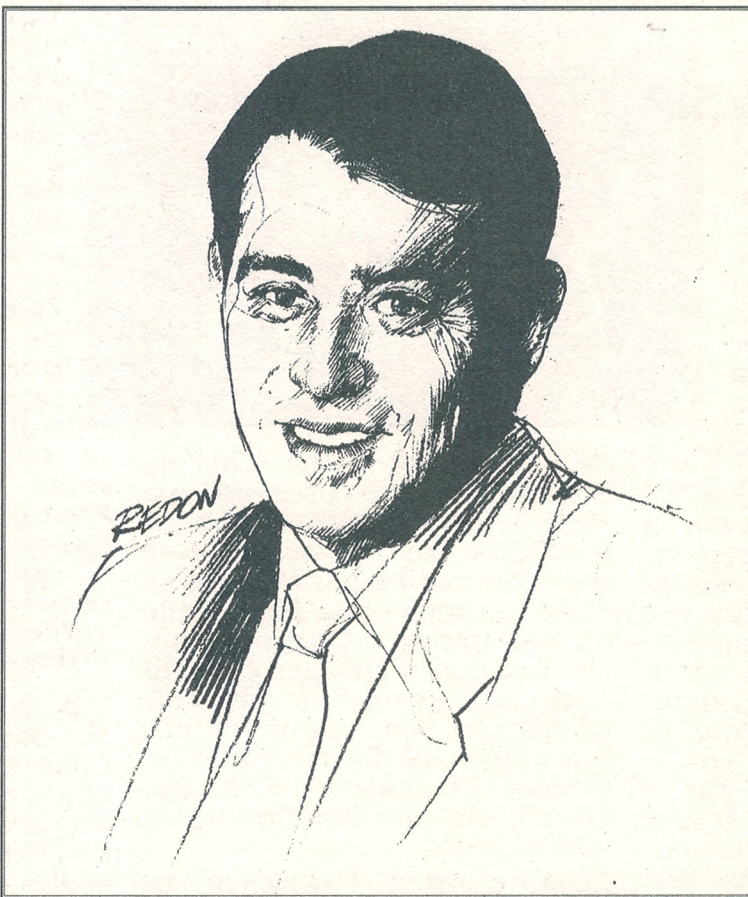
Samuel Maréchal : Absolument pas. D'ailleurs, je ne vois pas ce que ce titre a de provocant. Que le propos choque, je le conçois ; il n'empêche que la gauche et la droite ne sont que de simples étiquettes, interchangeables à l'envi. Je pense l'avoir démontré au long de cet ouvrage. Dans notre histoire, il est des périodes où la droite a mené une politique de “gauche” et la gauche une politique de “droite”. Reste à déterminer ce que dissimulent ces vocables. Qu'est-ce que la droite, qu'est-ce que la gauche ? A mon avis, pas grand-chose, voire rien. Les communistes, les socialistes, les gaullistes, les libéraux, les lepénistes, les royalistes, d'accord ! Ils existent et sont d'autant plus identifiables qu'ils se revendiquent comme tels. Mais la droite, la gauche...

On dit, par exemple, qu'être “de droite” c'est être anticommuniste. Mais il y a autant d'anticommunistes à gauche qu'à droite. Ce n'est pas à un homme de votre culture politique que je rappellerai la longue tradition anticommuniste de la défunte

SFIO. A contrario, les gaullistes, généralement classés à droite, sont nombreux à avoir flirté avec le Parti communiste. Vous m'objecterez que les gouvernements catalogués à gauche ont souvent mené une politique “antinatio-

des classes moyennes et du patronat.

Mais quelle est l'une des premières lois adoptées sous la Révolution française ? La funeste loi Le Chapelier, qui priva artisans et ouvriers du droit d'association.



nale”. C'est vrai, mais guère plus que leurs homologues de droite. SOS-Racisme, pour ne citer que cette seule association, n'a pas été financé plus par l'une que par l'autre moitié de l'hémicycle. De même, il est souvent convenu de prétendre que la droite s'est toujours faite l'avocate

Et qui la fit abolir ? Des hommes tels que Berryer et La Tour du Pin, royalistes généralement — et bien hâtivement — classés à droite.

De nos jours, voyons-nous la différence entre la “politique de gauche” que mena Pierre Bérégovoy et la “politique de droite” prônée par Alain Juppé ?

Non. Il n'y en a pas, parce que cette droite-là et cette gauche-ci ont toujours été d'accord sur l'essentiel. Autrefois sur l'esprit des Lumières et la déchéance de la royauté ; maintenant sur le modèle social-démocrate, l'Europe de Maastricht et la destruction de la famille.

Je ne pense pas que vous me contredirez sur ce point : la droite et la gauche sont des notions récentes et il n'est pas besoin de les passer au carbone 14 pour savoir qu'elles sont l'héritage de la Révolution française, date à partir de laquelle la France est entrée dans une guerre civile, tantôt ouverte, tantôt larvée, mais qui perdure aujourd'hui encore. Quand j'assume n'être ni de droite, ni de gauche, mais français, cela signifie simplement que je m'efforce d'avoir une vision nationale de la politique qui ne soit pas inféodée à l'un ou l'autre bord de l'échiquier politique. Que ce soit à droite ou à gauche, il y a des électeurs et électrices qui pensent et agissent de même. Je ne vous cacherai pas qu'on finit, tôt ou tard, par les retrouver au Front national, “ce mouvement, comme le disait Jean-Marie Le Pen, qui n'est pas le parti de la droite mais celui de la France et des Français”.



Votre éducation protestante a-t-elle joué un rôle dans cette orientation ?

Pourquoi l'aurait-elle fait ? Il y a des protestants qui se situent à droite, d'autres à gauche, d'autres encore qui raisonnent comme moi. Il en va de même pour tous les Français pratiquant la religion catholique, juive ou musulmane. De plus, je ne vois pas pourquoi un chrétien de droite serait moins chrétien qu'un chrétien de gauche, et inversement. Il s'agit là d'un mélange des genres qui ne me paraît guère opportun.

Je sais bien que certains aiment à appeler la phonétique en renfort de l'apologétique, qui prétendent que la droite est intrinsèquement bonne parce que le Christ est assis à la droite du Père et non à sa gauche. Que la droite est meilleure encore parce que droit signifie "droiture". Les mêmes expliquent que la gauche est mauvaise parce qu'en latin on dit "sinistra", c'est-à-dire sinistre... Nous sommes ici plus proches du calembour que de l'analyse politique. Imaginez qu'en 1981 on ait prétendu que Giscard serait réélu parce que, des deux prétendants, il était le seul à avoir un destin ! Rendons à Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César. Ce ne sont pas les opinions politiques qui déterminent la vigueur de la foi, ce n'est pas à nous qu'il appartient de juger le fond des cœurs.

Ne craignez-vous pas de rebuter ceux qui vou-

laient approcher le Front national en tant que parti de droite et pour qui "Ni droite, ni gauche" peut signifier le centre ?

Votre question amène au moins trois réponses. Premièrement, le Front national n'est pas un parti mais un mouvement, ce qui n'est pas exactement la même chose. Deuxièmement, s'il s'est revendiqué un temps de la "droite nationale", c'est parce qu'à l'époque l'ensemble de la classe politique était obnubilé par le marxisme et qu'il y avait un vide politique à remplir à droite. Troisièmement, les hommes et les femmes qui nous rejoignent ne le font pas parce que nous sommes un "parti de droite" mais parce que nous sommes les seuls à défendre les intérêts vitaux des Français. Ces hommes et ces femmes viennent de tous les horizons politiques. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que beaucoup d'électeurs "de gauche" ont voté pour Jean-Marie Le Pen à la dernière présidentielle. Quant à ce qui est du centre, je me refuse à avoir une vision géométrique de la vie politique. La gauche et la droite sont déjà des notions vides de sens ; mais alors, le centre...

Pourtant, je vois où vous voulez en venir. Je sais que certaines personnes parlent de cette "vraie droite", qu'il faudrait opposer en tout à la "fausse droite", la "droite honteuse". Ce type de rai-

sonnement ne mène qu'à des impasses, consiste à rabâcher que rien n'ira tant qu'il n'y aura pas une "vraie droite" au pouvoir. Cela me fait penser à ces communistes qui expliquent la chute de l'URSS par le fait qu'elle n'ait pas été dirigée par de "vrais" marxistes. Certains libéraux ne pensent pas autrement en imputant l'échec de la première cohabitation à un "libéralisme honteux", alors qu'un "libéralisme authentique" aurait reconduit la France sur la voie de la prospérité. On voit aujourd'hui le résultat. La droite et la gauche mènent une politique identique social-démocrate. Ils ont participé, par idéologie ou par lâcheté, à défendre une vision mondialiste et cosmopolite. La différence, au Front national, est que nous nous battons pour l'enracinement et notre identité.

Dire "Ni droite, ni gauche, français", n'est-ce pas une façon de prendre ses distances vis-à-vis de la tradition de droite ?

A quoi pensez-vous lorsque vous évoquez cette "tradition de droite" ? A Barrès, Bainsville et Maurras ? Je ne vous ferai pas l'offense de vous rappeler que ces trois penseurs n'ont jamais revendiqué pareille étiquette. Ce que vous nommez "tradition de droite" n'est autre que la tradition nationale, tour à tour incarnée par des hommes qui n'avaient que faire de la gauche ou de la droite.

Maurice Barrès et Charles Maurras n'étaient pas de droite mais ils se définissaient par rapport à la défense de la France et à l'amour qu'on doit lui porter. Pour finir, le vocable de "tradition de droite" dissimule un fatras assez hétéroclite où l'on trouve surtout ce que l'on veut bien y chercher. Sont-ce les livres de Marcel Aymé, de Louis-Ferdinand Céline et d'Emmanuel Berl, les films d'Arletty ou de Claude Autant-Lara ? Est-ce l'œuvre de François Villon ou celle de Sacha Guitry ? Celle d'Henri Massis ou de Michel Audiard ? La répression de la commune, celle des Canuts... ? Si vous me le permettez, je me sens bien plus proche de la tradition française, que j'assume en totalité, avec ses grandes heures et celles qui le sont moins, que de cette "tradition de droite" dont l'existence me paraît des plus aléatoires et, surtout, définie par la gauche.

Vous savez bien que ces représentants assurent leur siège grâce à ce jeu gauche/droite, à la diabolisation de cette dernière et à leurs règles surréalistes. Aujourd'hui, lorsqu'ils dénoncent l'illisibilité du clivage droite/gauche pour expliquer leur échec, ils prouvent que nous avons raison.

« *Ni droite, ni gauche... français* » (éd. Première Ligne), 95 F, en vente en librairie ou au FNJ, 4 rue Vauguyon, 92210 Saint-Cloud (+ 10 F de frais de port).



Ecrivains

Charles Compodonico, l'incro

Debout les morts !" Le cri jaillit, on le sait, de la gorge de l'adjudant Péricard, le 26 avril 1915, après l'effroyable tuerie des Eparges.

On sait moins que cet appel terrible et fameux inspira un poète qui devait, quatorze mois plus tard, se coucher à son tour, parmi la fleur de l'élite française, à Sainte-Menehould : Charles Compodonico.

Dans son unique recueil, publié en 1924 par les éditions d'art Les Tablettes sous le titre "Lettres et poésies", l'on trouve aussi le poème d'où est tiré un vers également fameux mais dont tout le monde a oublié l'auteur : "Nous ne connaissons plus la douceur des dimanches".

Mais qu'on lise, de grâce, ce texte éclatant d'espérance où Charles Compodonico dit son amour pour "La France aux yeux clairs" à laquelle il allait donner sa vie.

Debout les Morts !

Pendant des heures ils s'étaient battus,
Sans un mot, dans la tranchée intenable,
Sous les balles et les obus ;
Jusqu'au bout ils avaient tenu.
Et maintenant, parmi les sacs de sable
Renversés, éventrés, béants,
Parmi tout un chaos de parapets croulants,
D'effets souillés, d'armes brisées et lamentables,
Parmi les morts couverts de sang,



Raidis dans leur pose dernière,
Seuls demeuraient encor, confondus à la terre,
Les blessés qui râlaient, implorant du secours,
Et les obus, sur ces mourants, tombaient toujours.

Moment de Paix. La fusillade est arrêtée.
Le canon, fatigué, a tu ses sifflements.
Mais, tout à coup, vers la tranchée,
L'Allemand bondit en hurlant.
- Debout les morts !
Debout ! Alerte !
Qui a crié ? Un de ces Morts,
Un blessé qui gisait, inerte,
Et qui s'est soulevé dans un suprême effort.
Et voilà que partout les

cadavres s'agitent ;
A l'appel du mourant, les mourants ressuscitent
Du talus, les balles crépitent.
Et pendant qu'un instant les ennemis hésitent,
Les renforts attendus arrivent pour chasser
L'adversaire orgueilleux qui croyait l'emporter.
Debout les Morts !
Superbe mot, plus magnifique
Que le plus beau des mots antiques
Gravés au fronton blanc des siècles advenus.
Debout les Morts, suprême mot de l'héroïsme
Jailli spontanément du cœur d'un inconnu
Et qui se trouve en son fier laconisme,
Riche du plus profond

et plus pur symbolisme,
Comme un mot de prophète aux moments révolus.

Oh oui ! Debout les Morts ! Non pas dans la tranchée,
Dans la seule tranchée obscure et ignorée
Où le verbe s'est fait drapeau,
Mais par toute la France envahie et souillée,
Mais par le monde entier qui veut sa destinée,
Mais partout où, pour faire un avenir plus beau,
On écoute les voix qui montent du tombeau.
Debout les Morts ! O vous qui devriez renaître
Quand triomphent partout vos vœux les plus ardents.
Debout de Mun, debout Déroulède et Lemaître,
Prêtres du souvenir, graves et nobles maîtres

Qui avez, dans nos cœurs avilis de bien-être,
Allumé comme un feu cette volonté d'être
Qu'en notre âme, toujours, vous gardiez saintement.
Debout les Morts ! Héros de nos guerres passées,
Français tombés partout pour la France aux yeux clairs,
Duguesclin, Jeanne d'Arc, Bayard, d'Assas, Kléber,
Victimes dont le sang a fait, sous sa rosée,
Germer la fleur de feu des robustes pensées
Et les actes virils aux pétales de fer.
Debout enfin, ô Morts aux prunelles profondes,
Socrate et L'Hospital, Marc-Aurèle et saint



de France

oyant qui aimait les cathédrales

Louis,
Penseurs de tous les
temps qui nous avez
appris

A mettre la vertu par-
dessus tout au monde
Et qui, pour la justice
austère mais féconde
Nous enseignez encor à
mourir sans un cri.

Debout les Morts, fiers
chevaliers de la
Revanche !

Debout les Morts,
gardiens de la France
qui dort !

Debout les Morts,
rêveurs de l'aube
blanche,

Qui défendiez le droit
contre le poing des
forts !

Debout vous tous !
Debout les Morts !

Car c'est vous qui
revivez en notre effort.

Et quand, vers vos
cercueils nos angoisses
se penchent,

C'est pour nous laisser
dire encor

Qu'avec nous vous
prenez l'essor

Vers le Ciel aux yeux de
pervenche

Où tremblent
d'immenses points d'or.

L'auteur de ces vers est
né à Châteauroux, vingt-
sept ans plus tôt...

Devenu orphelin dans
sa petite enfance, très
pauvre, Charles

Compodonico se tue
littéralement au travail
et emporte, pendant
toute sa scolarité, les
prix d'excellence.
Premier à l'école
Normale, premier à
Saint-Cloud, il est
encore classé premier
au professorat. Il a
vingt-deux ans !

Il passe un an en
Angleterre, six mois à
Florence, quelques
mois en Belgique, puis
en Allemagne, et rentre

en France pour
enseigner à Parthenay
puis à La Rochelle.

En 1912, l'armée
l'envoie à Sofia, en
Bulgarie, comme chargé
d'Affaires culturelles.
C'est là qu'il apprend la
déclaration de guerre. Il
exige aussitôt d'être
envoyé au front et
participe aux premiers
combats.

Sergent aux batailles de
la Marne et de l'Aisne, il
est rapidement promu
sous-lieutenant, puis
lieutenant au 123ème
d'infanterie.

Le 7 mai 1916, il reçoit
une première citation.
"Officier d'une énergie
et d'un courage
éprouvés. Le 7 mai, a
été enseveli dans un
abri. Dégagé à grand
peine, a aussitôt
parcouru le front de sa
section sous un
bombardement d'une
extrême violence,
organisant avec le plus
grand calme le
sauvetage de quelques-
uns des hommes
ensevelis sous les
éboulements. Désigné
quelques jours plus tard
pour prendre le
commandement d'une
compagnie, a pris
immédiatement un
ascendant considérable
sur ses hommes."

De ce garçon
exceptionnel, son ami
Pierre Thibault écrira :
"J'ai vécu dans son
intimité depuis son
entrée à l'école
Normale, jusqu'à ses
derniers moments où
j'ai eu le triste bonheur
d'occuper une de ses
dernières pensées, et je
puis dire qu'il n'y eut
pas d'âme plus élevée
que la sienne. Je ne
vois pas de vertus qui

lui fussent inconnues :
tempérance, modestie,
reconnaissance,
maîtrise de soi,
générosité."

On trouvera peut-être
convenu cet hommage
posthume. Pourtant
Charles Compodonico
témoigna, par sa mort,
qu'il était digne des
grands maîtres de
l'antiquité dont il se
réclamait souvent.

Le 18 juin 1916, alors
qu'il visite les tranchées
de première ligne dont
il a la garde au Four de
Paris, une balle l'atteint
au côté gauche, qui
ressort au flanc droit,
faisant éclater le foie.

On le transporte à
Sainte-Menehould, dans
une école de garçons
transformée en hôpital
de fortune.

Les médecins
constatent que l'homme
est vigoureux et
espèrent le sauver en
pratiquant une
laparotomie. Mais on ne
parvient pas à le
réchauffer.

Lentement, le lieutenant
Charles Compodonico
glisse dans la mort. Il
est parfaitement calme,
totalement lucide. Son
camarade Bertin,
inspecteur primaire, qui
assiste à ses derniers
moments, écrira à ses
amis : "Il s'est, à tout
instant, bien rendu
compte de son état et
s'est vu mourir."

Terrible angoisse, dira
notre siècle où la mort
est une chose que l'on
cache quand on exhibe
les pires obscénités. Eh
bien, non.

Compodonico fait
l'admiration de tout le
personnel de l'hôpital.
"Il montre un courage

extraordinaire",
répéteront tous ceux
qui l'ont accompagné.

Comme on lui propose
un prêtre pour l'assister,
cet agnostique répond
posément qu'il "a refait
le tour de ses idées et
qu'il n'y voit rien à
changer". En consé-
quence, demande-t-il,
"je souhaite que l'on
me laisse tranquille de
ce côté-là et que l'on
me fasse des obsèques
sans appareil religieux".

Pourtant, il n'y a dans
cette attitude aucun
sectarisme, aucune
arrogance, aucune
intention méchante :
comme l'aumônier,
informé de cette
disposition d'esprit, se
tient discrètement à
l'écart sans vouloir
indisposer le mourant
par une approche
intempestive,
Compodonico l'invite à
venir et même à revenir
"pour causer".

Le 20 juin, à sept
heures du matin,
Charles Compodonico
expire "ayant conservé
son sang-froid jusqu'au
bout, ne s'étant pas
laissé tromper par les
bonnes assurances
qu'on lui donnait sur
son cas et regardant la
mort bien en face sans
le moindre effroi ; il est
mort en vrai stoïcien et
nous a tous émerveillés
par son superbe
courage", admira
l'infirmier qui l'avait
accompagné dans ses
derniers instants.

Cet infirmier était un
prêtre.

Parmi les deux cents
poèmes que laissa cet
homme qui ne croyait
pas au Ciel, les plus
beaux sont consacrés à
la cathédrale de Reims.



Vidéo

« LA BIGORNE, CAPORAL DE FRANCE »

Film de Robert Darène, avec François Perier

Les salles de cinéma des années cinquante projetaient des films que les spectateurs pouvaient voir en famille, le samedi soir ou le dimanche après-midi. Ces réalisations sans prétention n'avaient qu'une seule mission : divertir le public grâce à des histoires d'amour, d'aventures, ou de cape et d'épée. "La Bigorne" appartient à ce dernier genre et son scénario présente quelques analogies avec "Fanfan la Tulipe". Aux côtés de François Perier, nous retrouvons avec plaisir Jean Carmet, Robert Hirsh et Charles Moulin, le berger de "La Femme du boulanger". Divertissant. (Distribution : Film Office.)

« SANG NOIR »

Film de Doug Mc Henry, avec Forest Whitaker

Dans le quartier noir d'une ville américaine, deux frères suivent des chemins différents après la mort violente de leur père, l'un d'entre eux sombrant dans la délinquance. Cette réalisation dresse le constat lucide d'une Amérique qui, chaque jour, sert de plus en plus de modèle à nos banlieues. Une bonne réalisation servie par d'excellents interprètes. (Distribution : Polygram Vidéo.)

« LES HORS-LA-LOI DU MARIAGE »

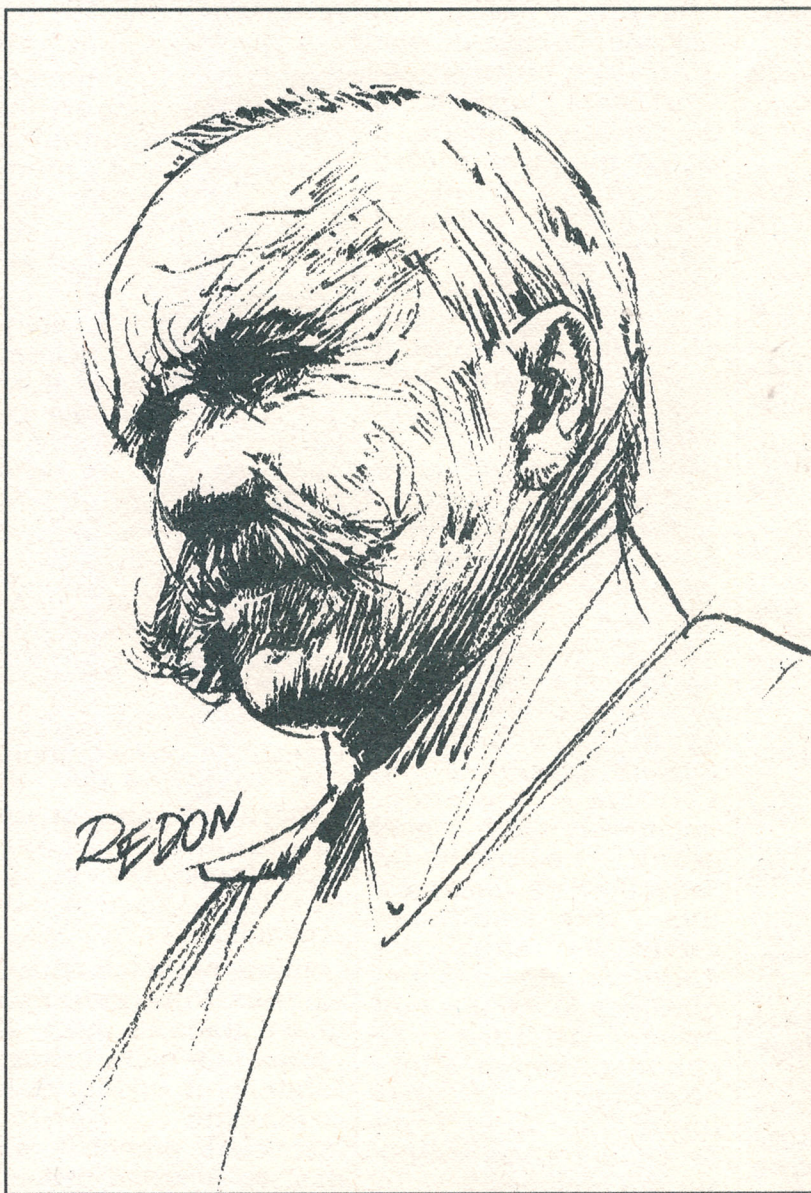
Film de Paolo et Vittorio Taviani et Valentino Orsini, avec Ugo Tognazzi

Inédit en salle en France, ce film italien tourné en 1963 est constitué de cinq sketches axés sur le thème du divorce, interdit à cette époque dans la Botte italienne. Annie Girardot arborait un bien joli minois en ce temps-là et Ugo Tognazzi était déjà un talentueux comédien. Une curiosité.

C'est à lire

Vincenot, le Druide souriant

par Anne Brassié



dimanche, les bains douches, à Paris. Les vacances en Creuse et en Bourgogne, la sagesse des grands-parents, la mort et l'enterrement de la mère, puis du père, portés en terre par les fils. La personnalité d'Henri Vincenot apparaît plus riche encore, débordante de dons artistiques, de gaieté et d'énergie. Sa fille a, par ailleurs, un style merveilleux dû à une personnalité très forte. Des parents tels que les siens ne pouvaient pondre un enfant très différent d'eux-mêmes.

Il y a dans ce livre tout ce que nous aimons. L'amour de la terre : « ... Mon

Ramuz chantait « Le bonheur d'être planté profond en terre, et nourri de profond, comme un arbre avec ses racines ». La fille d'Henri Vincenot reprend ce chant et, par son existence même et sa démarche, prouve la

réalité et la vérité de ce bonheur. Elle aussi est écrivain. Ce récit de sa jeunesse est un hommage à son père et à sa mère et à une certaine manière de vivre. Les scènes défilent, superbes et profondes, les naissances, les promenades, le

père eut pour le Massif Central, cœur intouché, nœud vital de notre pays, une v é n é r a t i o n impressionnante. Il aimait la Bourgogne, certes, mais sans chauvinisme : "Qui aime sa région aime le monde entier ou n'aime rien du tout". »



« LA VIE SECRETE DE LASZLO, COMTE DRACULA »
de Roderick Anscombe
Presses de la Cité, 125 F.

Coucou, le revoilà, l'immortel voïvode, cette fois sous les traits d'un jeune médecin qui, en 1866, tombe éperdument amoureux de la jolie Nichole (sic).

Passion funeste, car la mignonne le dédaigne et, afin de la séduire, le pauvre garçon va suivre les sulfureux conseils d'un certain Lothar von Pick, gentilhomme autrichien des plus étranges, lequel ne tardera point à l'entraîner dans des abîmes infernaux où l'érotisme, l'alcool et d'autres choses innommables le happeront. Le noble Hongrois échappera-t-il, néanmoins, au mal absolu ? Un roman original, inattendu, en totale rupture avec la tradition "draculienne", mais que n'eût peut-être point apprécié Braham Stocker. Curieux.

« LA DUCHESSE DU MAINE »
de Martial Debriffe
Editions de L'Encre, 149 F.

Petite-fille du Grand Condé, femme de Monseigneur le duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV et de Madame la marquise de

Montespan, cette princesse est peu connue du public. Elle mérite pourtant de l'être : sa vie, que raconte ici un jeune et très talentueux historien, présente un rare intérêt. Anne-Louise, Bénédicte de Bourbon-Condé fut, tour à tour ou simultanément, protectrice des Arts et des Lettres et comploteuse acharnée.

Elle reçut en son château de Sceaux les plus illustres esprits de la première moitié du XVIII^e siècle ; elle voulut, d'accord avec Philippe V d'Espagne, déposer le Régent Philippe d'Orléans... Personnage "vrai", la duchesse du Maine semble parfois sortir droit d'un roman. D'ailleurs, Alexandre Dumas, dans "Le Chevalier d'Harmental", brosse d'elle un portrait assez proche de la vérité. Une belle biographie.

« CUISINE SANGLANTE »
de Minette Walters
Pocket, 349 p.

Une jeune fille obèse est emprisonnée pour avoir tué et dépecé sa mère et sa sœur. Devant écrire un livre sur ce fait divers, une jeune femme va être amenée à la côtoyer et découvrira que la vérité n'est pas forcément celle que l'on croit. Un excellent roman

policier écrit par une Anglaise de grand talent.

« DOLORES CLAIRBORNE »
DE Stephen King
Pocket, 324 p.

Le nom de Stephen King fait presque immédiatement penser à des romans d'épouvante et il est vrai que cet Américain en a écrit de particulièrement angoissants. Avec "Dolorès Clairborne", même si le frisson existe, il n'est pas le thème essentiel de cette histoire contant la vie d'une femme de ménage s'étant saignée aux quatre veines pour ses enfants, en dépit d'un mari alcoolique et violent. Le jour de l'éclipse sera aussi celui des règlements de comptes. Tout simplement palpitant.

« AGATHA CHRISTIE TOME 9 : LES ANNEES 1949-1953 »
Le Masque, 1 214 p.

Les Editions du Masque continuent avec bonheur de rééditer les œuvres d'Agatha Christie et ce neuvième volume, composé de six romans, nous permet de retrouver, dans une nouvelle traduction, ses deux héros favoris, à savoir Miss Marple et Hercule Poirot. De grands moments en perspective.

La gaieté : lisons ce récit du réveil de la petite famille par le père : « "Du nerf, garçons !" Pour mes frères comme pour moi, c'était le rituel déclencheur du réflexe conditionné : ventre rentré, torse bombé, tête dégagée. "Eh bien ! Voyez-moi ces beaux petits gars !" Et avec le sourire en bouche ! Car mes parents avaient pris ce parti dès leurs fiançailles : sourire, toujours sourire pour vivre juste.

« Mon père nous racontait que, dans sa jeunesse, lorsqu'il chantait à la cathédrale Saint-Bénigne de Dijon, Joseph Samson, le maître tant aimé, lui avait appris à sourire pour chanter juste. Henri, qui ne pouvait pas monter au fa dièze sans le manquer d'un quart de ton, parvenait cependant à donner des fa resplendissants dans la Missa Papae Marcelli de Palestrina, ainsi que tous ses camarades de pupitre

des deuxièmes basses.

« Pour cela, Samson leur avait appris à sourire. Le fa dièze donné sans sourire était faux. Avec le sourire, il était juste, clair, léger. »

« Véritable Socrate poétique de mon enfance, il m'a appris, dit encore Claudine Vincenot, qu'avec amour, enthousiasme et fantaisie cette charogne de vie vaut la peine d'être vécue : il suffit de la prendre à bras-le-

corps, de la mordre à belles dents et d'avoir du nerf ».

C'est l'esprit de famille qui est chanté dans ce livre sur tous les modes et tous les tons. Esprit qui demeure bien après la mort des parents parce que ce qu'ils ont semé renaît à chaque nouvelle saison et sur plusieurs générations.

« *Le Maître du bonheur, mon père, Henri Vincenot* », Claudine Vincenot (Anne Carrière.Ed.).



Fidèle

par

LES VACANCES DE

La main molle de M. Teignardier tremblait un peu en portant à ses lèvres grasses le traditionnel verre de Picon-bière que lui tendait Marcel Kébir, le gérant du bistrot "Le Kabyle téléphonique". La neige tombait sur Paris et grisonnait les trottoirs. La veille, une pluie verglaçante avait affranchi plus de cols du fémur que de rubiconds.

Et rubicond, M. Teignardier l'était. Comme la lune.

Son petit cercle familial bien resserré autour de lui par le froid, l'œil de l'écran de télé fixement allumé au-dessus du comptoir, il pérorait tandis que l'image muette et convenante de Julien Lepers, cravaté d'arlequin, s'agitait autour de notre igloo.

- Tel que vous me voyez, disait-il, je suis allé un jour en vacances. Avec madame Teignardier. Vous ne connaissez pas madame Teignardier ? Un cerveau. Elle trouve toutes les réponses de la "Famille en or", intelligente pire qu'un ordinateur... et aussi chaleureuse au lit.

Cela, c'est moi qui l'avais complété pour avoir rencontré Mme Teignardier dans le quartier : sèche, le regard d'étain, l'air aussi

pieux qu'une palissade, je l'avais entendu demander au poissonnier, d'une voix de faucille, si son thon du vendredi serait plus frais que celui de la semaine précédente. On sentait que cette femme considérait avoir été mise sur terre pour en baver, en faire baver aux autres, uniquement pour mériter son paradis et préparer celui de son prochain.

- On était partis en car, poursuivait le rubicond mari de la pieuse harpie et tout de suite, j'avais protesté biscotte le conducteur du car était une femme, comme je vous le dis, une chauffeuse ! Les femmes devant l'autocuiseur, pas dans l'autocar, j'avais hurlé pour faire rire les autres de la paroisse. Mais bref, c'est pour dire qu'aussitôt arrivés à l'hôtel de Patatrac-les-Flots où on avait pris ville et giature, fromage et dessert, alors que madame courait découvrir la tête du curé qu'elle allait persécuter pendant trois semaines, j'exigeais de l'hôtelier qu'il installe un poste de télé dans la chambre. Huit heures d'autocar conduit par une gonzesse à regarder païsser des vaches, errer des paysans dans les friches et tomber un coucher de soleil mal cadré, ça vous met l'œil

en transe et l'œil il a besoin d'images un peu fraîches, type mangas ou météo de Julot-Pété. Moyennant supplément sous forme de prières gratuites pour l'aubergiste, j'avais eu satisfaction, tiré le rideau de la chambre sur le spectacle émollient de l'océan à marée basse et pu enfin tranquillement regarder "Fa si la chanter" tandis que médème revenait ravie de sa quête du curé : c'était un brave homme et elle allait pouvoir lui apprendre à dire sa messe...

A l'instigation du poissonnier présent qui, chaque fois que l'on évoquait Mme Teignardier, sentait des frissons de haine craintive lui parcourir la colonne vertébrale, une nouvelle tournée fut votée à l'unanimité.

"Questions pour un champion" était terminé et un mannezingue muet à l'allure roblotique vantait en une minute un livre qu'il avait fallu une année pour écrire.

- Le lendemain matin, soleil, reprit M. Teignardier et, cette fois-ci, ce fut au tour de Marcel Kébir de frémir : la notion de soleil rappelait à chaque fois à M. Teignardier l'Algérie et les trente mois

au poste

ADG

M. TEIGNARDIER

qu'il y avait accomplis et se terminait généralement par un "sale bougnoule" bien senti.

Mais la neige amortit les effets trop cuisants du coup de soleil remembrant et M. Teignardier était trop occupé par Patatracles-Flots pour donner dans le djebel.

- ... soleil et, comme par un fait exprès, la mer était basse. Santé. Plus rien à voir et pendant que madame Teignardier courait matines, je tirai les rideaux pour mieux voir les objets présentés à "Télé-shopping". Dans ce temps-là, c'était M. Bellemare qui faisait le postiche, je me demande bien pourquoi ils l'ont remplacé par le professeur Cabrol, le copain au professeur Schwartzennegger qui a tant fait pour le cancer...

- Contre ! voulus-je corriger.

- Pour, insista M. Teignardier en me regardant d'un air suspicieux, vous n'avez pas lu les journaux ? C'était donc M. Bellemare, un bel homme selon Mme Teignardier, un cerveau d'après moi : transformer un poste de télévision en vendeur de la Samaritaine, c'est plus fort que d'intéresser les foules au match Madelin-Léotard. Il vous donnait envie d'acheter même des choses utiles, M. Bellemare et on sentait bien que comme à l'époque de "Vous êtes formidable", en passant sa télé-

commande, on œuvrait pour une grande cause. Le Cabrol, là, tout professeur qu'il est, je le renifle moins, à peine si j'ai fait l'acquisition d'une ménagère en os poli et d'un acre de pelouse artificielle en un mois.

La neige tombait fort et une soudaine bourrasque laissait à entendre qu'elle aussi voulait entrer dans le rade surchauffé et enfumé. Le journal télévisé régional se déroulait tel l'âne privé de son mais aux minois basanés défilant le majeur dressé devant un professeur agonisant, crucifié à son tableau noir, on pouvait comprendre qu'il s'agissait des violences à l'école.

- Pendant trois semaines, conclut M. Teignardier, j'ai pas décollé de l'hôtel, sauf pour aller acheter "Télé-Z" afin de raconter les histoires drôles, le soir à la pension. J'ai regardé la télé tout le temps, manière qu'ils croient pas que je les avais pas à l'œil, même en vacances. Madame Teignardier qui squattait le presbytère me tenait au courant du récent ulcère du curé. Les autres de la paroisse, ils sont allés à la plage tous les jours. Total, ils ont été piqués par des méduses et leurs bonnes femmes ont attrapé des coups de soleil. Tiens, ça me fait penser à mon service militaire... Ressers-nous donc un coup, sale bougnoule !

Sans Portée

Fantachetique

Madame Berlioz ! Pouvez-vous faire un peu de silence, vous et votre entourage ? Je sais que vous êtes près de vos soues mais tout de même... Quand ces animaux auront fini leur carnaval, je pourrai peut-être commencer ma symphonie !

"Fantastique ! C'est fantastique ! Mais travaillez donc !" répondait invariablement madame Berlioz, avec son accent irlandais tandis qu'elle vaguait à ses occupations, dans la cour de la gentilhommière sise en haut de la côte, à gauche de la route.

- C'est curieux ; parlons-nous bien de la même, me disait un touriste anglais, je la voyais plutôt de l'autre bord du chemin...

- Faudra-t-il que je sois toujours dérangé dans mon travail ? Ah, ces Anglais, toujours à contre-pied !

Schubert n'a peut-être pas eu le courage de la terminer, lui, sa symphonie. Moi, j'irai jusqu'au point d'orgue... Fi des importuns ! De surcroît, j'ai repris la musique où Beethoven l'avait laissée.

Tous les jours, c'était le même refrain ; ce qui ne peut d'ailleurs pas nuire pour un musicien. Mais quel supplice, tout de même, de ne jamais pouvoir se concentrer ! Berlioz, Hector de son prénom, a dû réussir toutefois à administrer un certain nombre de pièces à quatre temps, si j'en juge par la quantité invraisemblable de squares qui portent son nom.

Avoir, d'un autre côté, une femme qui lui suggère le titre qui fera passer sa symphonie à la postérité mérite réflexion. C'est précisément ce jour-là, en se découvrant devant une glace, qu'il n'écrivit pas l'ennui sur le Mont Chauve. Madame Gomès, ma logeuse, s'irritait de ne savoir point sur quel instrument composait notre homme.

Eh bien, la Côte Saint-André s'enorgueillit d'une belle demeure où, les soirs à la chandelle, derrière ses murs épais, Berlioz jouait en virtuose de la guitare.

- Je n'aime pas les Espagnols, me répondit sèchement madame Gomès.

- Alors là !

DELAIGLE



« *White Man* »

de Desmond Nakano

Américain d'origine japonaise, Desmond Nakano, enfant de Los Angeles, voulait se consacrer à la musique. Il composa donc mais simultanément écrivit des scénarios : "Last exit to Brooklyn" ou "American Me".

"White Man" est sa première mise en scène de film. Le parti pris est intéressant. Poussant à l'extrême un tic "politically correct" du nouveau cinéma américain, Nakano y va carrément : tous ses Blancs sont minables et moches, tous ses Noirs sont brillants et superbes, les quartiers blancs sont effroyablement dégoûtants et les noirs luxueusement élégants...

C'est le monde... en noirs et blancs.

La fable est simple, voire simpliste.

Un brave ouvrier blanc (John Travolta), méritant et travailleur, est arbitrairement licencié par son riche industriel noir de patron (Harry Belafonte). Très énervé, Pinnock le prolo blanc prend Thaddeus, le capitaliste nègre en otage. A la fin du film, le riche aura compris bien des choses sur la vie et il ne sera plus jamais comme avant. Il voudra même réparer les dégâts dont il fut l'auteur par accident, mais les victimes refuseront... Très moral !

L'intérêt de ce film réside dans la présence de John Travolta et d'Harry Belafonte. Le premier confirme ce que "Pulp Fiction" avait laissé voir : c'est un excellent acteur dans un rôle aux antipodes du gommeux tortillant de la "Fièvre du samedi soir".

Empâté, fagoté, buté, Travolta est un "pauv' Blanc" américain criant de vérité.

Belafonte ne surprend plus... Il est toujours magnifique. Le temps ne semble s'intéresser à lui que pour faire tomber un peu de gris sur ses tempes.

Au total, un film intéressant, bien ficelé, un tantinet moralisateur mais globalement agréable.

Olmetta

Balades

Le Marché St-Pierre (II)

par Olmetta

Aujourd'hui, l'ensemble du Marché aux tissus demeure une affaire de famille par les femmes... Le grand immeuble Dreyfus reste immuable, tel que dans les années trente.

Chaque jour, des milliers de rouleaux d'étoffe sont déroulés sur des présentoirs de bois d'origine. Cent quatre-vingts vendeurs s'affairent à dérouler, mesurer, couper...

Edmond Dreyfus avait une sœur, Odette, qui donna le jour à deux filles, Florette et Margaret. Elles dirigent aujourd'hui l'affaire. La petite couturière de quartier a disparu... Le prêt-à-porter explose et pourtant le marché se porte bien car il a glissé insensiblement dans l'ameublement. Viennent aussi les costumiers de théâtre. Se fournissent ici les salles de Lyon, de Tours, de Bordeaux, de Nice ; les Opéras de Paris sont clients, tout comme, mais oui, Eurodisney... Chez Dreyfus il n'y a plus de Dreyfus et chez Moline plus de Moline mais le directeur de ce dernier, William Baer, est, par sa mère, petit-fils du fondateur. Moline, beaucoup plus petit que Dreyfus, s'est spécialisé dans le voilage et la quincaillerie d'ameublement, la mercerie et la passementerie. Son choix de boutons et de rubans est réputé. On vient de province s'approvisionner. Les ventes enregistrent des pointes durant les vacances. Plus moderne, avec ses mannequins hauts d'un mètre, Reine est le seul magasin Bouchara resté dans la famille grâce aux femmes. Depuis 1991, c'est Bertil Olofsson (petit-fils de Charles Bouchara) qui le dirige. Sa clientèle habituelle est celle des mairies et des écoles. Malgré les évolutions et la marche du temps, ce sont toujours ces trois noms : Dreyfus, Reine et Bouchara, qui, au paradis des cousettes, détiennent les Clés de Saint-Pierre.

Métro : Anvers.

(FIN)

« *Le Portefeuille* »

de Pierre Sauvil et

Eric Assous

Il a fallu beaucoup de volonté à mesdemoiselles France Delahalle et Marie-France Mignal, les directrices du Théâtre Saint-Georges, pour monter en moins de trois semaines ce "Portefeuille", après l'arrêt du superbe "Martin-Pêcheur", le public n'ayant, hélas, pas mordu...

Pierre Sauvil a des idées étonnantes et Eric Assous un réel sens des dialogues. C'est donc peu de dire que "Le Portefeuille" est fort bien tourné. Il y a du chansonnier dans tout cela.

Bertrand Guéraud (Bernard Menez), ministre de l'Agriculture, est en tête des sondages et "chouchou" du président de la République. Il savoure son bonheur dans sa jolie et cossue propriété de campagne lorsque débarque son vieux copain en politique, Antoine Bouladou (Philippe Khorsand), cheval de retour de la députation et magouilleur hors pair.

Bouladou vient faire chanter son ministre de copain.

Contre son silence sur la manière frauduleuse dont Guéraud a bâti, à l'ombre des palais nationaux, sa confortable fortune, il demande... huit jours à La Guadeloupe en compagnie de la ravissante épouse du ministre (Alexandra Lamy).

Pas d'argent : le maître-chanteur ne veut que Pauline. Il a déjà pris les billets d'avion pour le lendemain... C'est ça ou une lettre à la presse et au juge d'instruction.

On imagine la panique de Guéraud qui cherche fébrilement des solutions avec son directeur de cabinet, énarque coincé et homosexuel honteux (Jean Dell).

On ne dira rien des retournements de situation qui aboutissent à un dénouement renversant de drôle-rie.

Que l'on sache seulement que c'est bien ficelé, hilarant et d'une rare méchanceté sur les mœurs politiques d'aujourd'hui.

Jean-Luc Moreau a réalisé une mise en scène sautillante et précise. Le décor est d'un goût exquis comme est souvent l'environnement de la canaille politicarde. Toute la distribution portée par ce vaudeville est épataante de vraie complicité.

N'hésitez pas à aller vous "exploser" à ce joyeux (mais lucide) jeu de massacre des princes qui nous gouvernent moins qu'ils ne nous roulent.

Théâtre Saint-Georges :
48 78 63 47.
Olmetta

Rendez à ces Arts

Un petit bestiaire XVIIIe

Le Musée Cognacq-Jay est désormais sis en l'hôtel de Donon, entièrement restauré. Il abrite la splendide collection XVIIIe siècle qu'avaient rassemblée les fondateurs de la Samaritaine.

Il présente aujourd'hui sa première exposition temporaire, dans "le grand comble" : *L'Animal miroir de l'homme. Petit bestiaire du XVIIIe siècle*.

A travers des peintures, des dessins, des terres cuites, des faïences... d'excellente facture, on comprend ce qu'était l'animal pour les salons du XVIIIe siècle : très rarement naturel. Buffon, dont l'ouvrage était fort répandu alors, avait d'ailleurs prévenu : "*Nous ne devons nous attacher qu'à la nature des animaux qui nous ressemblent le plus.*"

Et si l'on observe peut-être davantage la nature, si l'on en recense les éléments dans un but encyclopédique, la représentation qu'on fait de l'animal, et même du végétal, ne se départit jamais d'un souci esthétique ; même dans le *Recueil d'oiseaux et de papillons* d'Aubriet, on veut aussi faire joli. Une exception toutefois, l'étonnante étude anatomique du cheval que réalisa Bouchardon avant de sculpter l'animal de la statue de Louis XV.

L'animal sert au décor, à la fable, au symbole. Par exemple dans des scènes mythologiques comme *Enée allaité par une tigresse*, par Olivier Lemay. Il figure dans les tableaux de pastorale, en une nature idéalisée, comme dans *Berger gardant ses troupeaux* de Huet, sur fond de ruines antiques. Et l'animal domestique est très présent dans les portraits.

D'ailleurs, on fait même le sien — c'est un genre qui connut un réel succès — et Bachelier était le spécialiste à qui la Pompadour passait commande pour ses toutous.

L'animal était déjà recommandé pour amuser les enfants et Fragonard peint *Enfants jouant avec deux chiens*.

Et puis Raoux, Oudry, Watteau, Boucher... Il n'est pas nécessaire d'aimer les animaux pour apprécier l'exposition. Nathalie Manceaux

8, rue Elzévir, Paris IIIe ; tous les jours sauf lundi et jours fériés, de 10 h à 17 h 40 ; jusqu'au 12 mai.

Un jour

19 septembre 1563

Henri IV de Bourbon abjura le protestantisme entre les mains de l'abbé de Juilly le 9 août 1593 ; plus rien ne lui interdisait désormais de coiffer la Couronne des Capétiens, et c'est le 27 février 1594 qu'il la reçut, à Chartres, les Ligueurs tenant Saint-Denis.

Ce dimanche-là, un peuple immense occupe les rues, qu'adornent une multitude de tentures, de bannières, de la vieille Autricum. Il chante, il farandole et, lorsque Henri, que vêt une robe de bel argent et une chemise de satin cramoisi ouvert au milieu des omoplates, au pli des bras, à la poitrine — les endroits qu'oindra tout à l'heure Monseigneur Nicolas de Thou, l'évêque de la ville — pénètre dans la cathédrale Notre-Dame, fusent des milliers de Noël, de los...

Précédé, suivi de gentilshommes habillés de splendides costumes moyenâgeux, Henri, fort ému, jure devant l'autel "de chasser du Royaume les Hérétiques dénoncés par l'Eglise", et Monseigneur de Thou procède à l'onction, usant du chrême mêlé au baume de la Sainte Ampoule, Sainte Ampoule qu'un sacristain de l'abbaye de Marmoutiers, "monté sur une haquenée, blanche, sous un poêle de damas blanc à fleurs d'or, soutenu par quatre religieux et accompagné par quatre barons", vient de rapporter du monastère.

Puis l'évêque confère au Roi les Gants, l'Anneau, le Sceptre, la Main de Justice, le couvre de la Dalmatique, symbole du diaconat, du grand manteau fleurdelysé qui évoque la capa magna épiscopale — le Très-Christien est "l'Evêque du Dehors" — et, enfin, le chapeaute du Bandeau royal.

Les orgues grondent, les cloches sonnent, les caisses roulent, les trompettes soufflent, des centaines de colombes sont lâchées.

Henri IV de Bourbon est devenu l'incontestable Roi de France. La foule exulte et clame : "Vivat Rex in æternum !" —

La dynastie des Bourbons régna deux siècles et demi sur le Pré Carré. Elle a pour chef aujourd'hui un prince de vingt et un ans, Monseigneur le duc d'Anjou et de Bourbon, Louis XX de droit.

Jean SILVE de VENTAVON

Coup de gueule

Gloire, qu'ils disent !

par Intérim

Depuis les agressions contre les Sauveteurs jusqu'à l'attaque de la cérémonie de pose de la première pierre de l'église traditionaliste de Noisy-le-Grand, la campagne de haine anticatholique prospère.

On imagine le scandale si les nazis rouges attaquaient une synagogue ; mais contre les catholiques tout est permis, avec le soutien de la vérole médiatique. Anal Plus menant le combat de l'ordure avec la complicité du pouvoir politique et judiciaire.

La radio n'est pas en reste : invertis, obsédés sexuels, camés, vieilles lesbiennes hystériques se battent pour déverser, sur Fun-Radio, Sky-Rock ou autres, des torrents d'obscénités racistes. La moindre étant une chanson finement intitulée "Ils ont un balai dans le c..." qui, diffusée à jet continu, accuse nommément les catholiques "sexistes, colonialistes, élitistes" d'avoir "dénoncé pendant l'Occupation". Un propos dont le caractère obsessionnel désigne les auteurs... Une telle haine serait effrayante si elle n'était pas, au bout du compte, comique dans sa démesure et son inversion fondamentale.

Il n'est que de regarder l'immondice qui anime une émission-égout sous le pseudonyme de "Supernana". Cette poufiasse obèse est tout simplement pathétique dans sa revendication onaniste de "disposer librement de son corps".

Il y a, dans une telle accumulation de mauvaise graisse, de vulgarité blondasse, de laideur blême et de bêtise agressive, quelque chose de diabolique.

Et l'on ne s'étonne plus, devant ce spectacle émétique, d'entendre les avorteurs et leurs harems immondes gueuler devant les sauveteurs en prière "Gloire à Satan !"

La Grande Guerre

POUR QUE L'ETRANGER NE FOULE PAS LE PAVÉ DE PARIS...

Cela s'est passé il y a quatre-vingts ans, jour pour jour.

Nos pères, nos grands-pères, nos arrière-grands-pères y étaient. Ils avaient vingt ans. Ils étaient savetier à Belleville, cultivateur à Rosporden, berger à Corbara, fils de famille au manoir de Hurepoix, et ils avaient rendez-vous à Verdun, un gros bourg de la Meuse, à deux cents kilomètres de Paris.

Là, enfouis dans des tranchées, ils avaient passé une nuit de neige dans l'attente d'un assaut qu'on leur disait certain. Au matin, un jour blême s'était levé sur la terre gelée et muette. C'était. le 21 février 1916 ; il était 7 h 15.

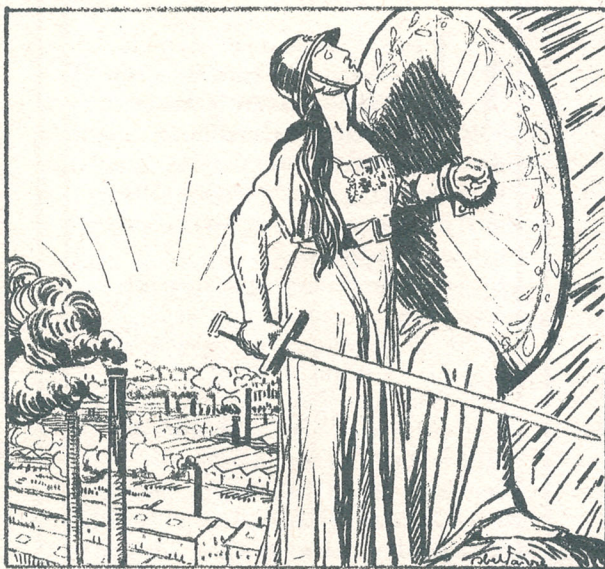
Soudain, la première ligne du bois des Causses semble se soulever de terre dans un gigantesque éclair de feu. Toute la position française, au nord de Verdun, est soumise à un tir d'artillerie intense. Jamais on n'a assisté à pareil déchaînement de feu et d'acier.

Dans "Le Soldat de Verdun", Jacques Péricard, magnifique soldat français (voir page 16) dont le fils, Michel Péricard, journaliste, est aujourd'hui député RPR, raconte :

« Il y a des 150 et des "Minen" pour détruire les parapets et combler les tranchées en ensevelissant leurs défenseurs ; des 210 et des 305 pour abattre les chênes et les haies, pulvériser les futaies ; des 380 pour défoncer les ouvrages bétonnés, s'attaquer, jusqu'à Génicourt et Troyon, aux ponts par où pourraient arriver des secours ; des 420 pour pilonner les forts et contraindre leurs défenseurs à s'enfouir au fond des casemates. Il y a des shrapnels pour arroser les ravins inaccessibles aux obus et battre les routes ; des gaz toxiques pour empoisonner les survivants possibles du déluge d'acier. »

En quelques heures, deux millions d'obus sont lancés sur le triangle étroit Brabant-Ornes-Verdun.

La tactique de l'assaillant est claire : à coups d'obus, le "Trommelfeuer"



1916, le bouclier de la victoire
par Abel Faivre

va abattre, écraser, niveler bois, abris et tranchées, anéantissant les poilus et creusant à travers les défenses un long couloir où les troupes d'assaut s'élanceront, arme à la bretelle, traversant le champ de ruines pour la plus grande "Festeparade" de l'Histoire.

Cette idée est née des entretiens entre l'Etat-major et les fabricants de canons, le "complexe militaro-industriel", comme on dit aujourd'hui. Ce sera une formidable publicité pour les "produits de la Ruhr" à l'intention des clients du monde entier.

Et quel mannequin vedette pour cette campagne ! Le Kaiser en personne, qui, conduit jusqu'à la Grand-Place de Verdun, le long du couloir creusé par le fer et le feu "made in Germania", posera, au milieu de ses troupes fraîches...

Ce plan impeccable va pourtant échouer. Pourquoi ? Parce que, contre toute attente, les Français ne se débandent pas.

Pendant neuf heures, le savetier de Belleville, le cultivateur de Rosporden, le berger de Corbara, le fils de famille de Hurepoix ont été plongés en enfer. Etourdis par le bruit, saoulés par la fumée, suffoqués par les gaz et les miasmes, précipités à terre et jetés les uns contre les autres, projetés en l'air et retombant, abasourdis, au milieu des débris

humains qu'enterre et déterre le bombardement, océan de feu dont les vagues géantes joueraient avec les corps comme avec des galets sur le sable. Ensevelis, assommés, enlisés dans la boue glacée, les Français ont tenu, tout simplement.

Vers 16 heures, sous la neige qui recommence à tomber et dans le vacarme des canons allemands qui ont allongé leur tir, les patrouilles allemandes s'élancent en avant, lance-flammes en main. Elles pensent ne rencontrer que des cadavres gelés.

Passé les premières positions où ne gisent que morts et agonisants, les hommes sont là. « Toute la journée, nous avons courbé l'échine. Les blessés et les mourants nous entourent de

toute part » (G. Champeaux, 164ème RI). Ils sont là, « couchés à même le sol, suçant la glace pour boire, coupant, pour manger, des morceaux de viande à même les cuisses des chevaux éventrés » (témoignage d'Henri Goursaud, 20 ans). Ils sont là : « Sur cinq poilus, deux sont enterrés vivants sous leur abri, deux sont plus ou moins blessés, le cinquième attend » (Maurice Brassard, 56ème BCP). Ils sont là, « héros sans le savoir. Je n'ai jamais vu de déserteur ni entendu parler de suicide » ((Robert Zwang, 19 ans).

Ils sont là et les Allemands ne passent pas.

Le 31 décembre 1916, après dix mois de combat, trois cent quatre-vingt mille hommes seront tombés à Verdun, dont cent soixante-deux mille tués.

Les autres, bras coupés, jambes arrachées, yeux crevés, poumons brûlés, gueules cassées porteront jusqu'à leur mort, méprisés et moqués mais, plus que tout, oubliés, les stigmates d'un combat où la jeunesse de France a été broyée pour que l'Etranger ne foule pas le pavé de Paris.

Y pense-t-on parfois, dans cette France où l'envahisseur peut gueuler "Nique ta mère" sans qu'un seul de ses fils ne se lève pour chasser le barbare à coups de pied au cul ?

S. de B.

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



— Accueil des réfugiés politiques
au XVIII^{ème} siècle —

- | | |
|---|--|
| <input type="checkbox"/> SERGE de BEKETCH | <input type="checkbox"/> PÈRE GUY-MARIE |
| <input type="checkbox"/> ANNE BERNET | <input type="checkbox"/> LORO |
| <input type="checkbox"/> NICOLAS BONAL | <input type="checkbox"/> BERNARD LUGAN |
| <input type="checkbox"/> ANNE BRASSIÉ | <input type="checkbox"/> NATHALIE MANCEAUX |
| <input type="checkbox"/> JÉRÔME BRIGADIER | <input type="checkbox"/> PIERRE MONNIER |
| <input type="checkbox"/> CHAUMEIL | <input type="checkbox"/> DANIEL RAFFARD |
| <input type="checkbox"/> MICHEL DEFLANDRE | DE BRIENNE |
| <input type="checkbox"/> HENRI de FERSAN | <input type="checkbox"/> VENTAVON |
| <input type="checkbox"/> JOSEPH GREC | <input type="checkbox"/> et... ADG |

**Le Libre journal
de la France Courtoise**

OUI, je m'abonne au
"Libre Journal de la France Courtoise"

DÉCADAIRE DE CIVILISATION FRANÇAISE
ET DE TRADITION CATHOLIQUE ÉCRIT PAR DES JOURNALISTES LIBRES

A cet effet j'utilise le rythme de paiement qui me convient :

- ☐ Je souscris un **premier** abonnement pour un an (34 numéros) pour un montant de **F 600,-**
- ☐ Je suis déjà abonné mais je **prolonge** d'un an mon abonnement actuel pour un montant de **F 500,-**
- ☐ J'adhère au "**Pacte-abonnement**" (voir au verso)

Le "**Pacte-abonnement**" est un engagement mutuel fondé sur la confiance entre gens de bonne foi : nous nous engageons à vous servir le "Libre Journal" pendant un an (34 numéros) sans vous accabler de rappels ou de relances.

De votre côté, vous vous engagez moralement à rester abonné pendant un an et vous nous adressez **chaque mois**, le montant de la mensualité choisie.

**Pour vous permettre de tenir à jour vos règlements
nous vous adressons une fiche sur laquelle vous inscrirez vos versements.**

Liste des mensualités du "**Pacte-abonnement**" proposé à mon choix :

- F 60,- par mois pendant 12 mois consécutifs
- F 115,- par mois pendant 6 mois consécutifs
- F 160,- par mois pendant 4 mois consécutifs
- F 210,- par mois pendant 3 mois consécutifs
- F 300,- par mois pendant 2 mois consécutifs

Je joins à ce coupon un chèque à l'ordre de **S.D.B.** (exclusivement) correspondant à ma première mensualité soit F et je l'adresse à :

S.D.B. 139, bld Magenta, 75010 Paris.

Vous adresserez le "*Libre Journal*" à l'adresse suivante :

M., Mme, Mlle, Prénom : Nom :
Adresse : C.P. :
Ville :

Renseignements abonnements :

tél. : (1) 42 80 09 33. Télécopie : 42 80 19 61